Liane Lefaivre
Alexander Tzonis

ARCHITECTURE ET RÉGIONALISME FACE À LA MONDIALISATION

Parenthèses

Liane Lefaivre Alexander Tzonis / Architecture et régionalisme face à la mondialisation / ISBN 978-2-86364-462-1
www.editionsparentheses.com

Liane Lefaivre Alexander Tzonis / Architecture et régionalisme face à la mondialisation / ISBN 978-2-86364-462-1
www.editionsparentheses.com

Préface à la nouvelle édition

SOMMETS ET VALLÉES DANS UN MONDE EN VOIE D'APLATISSEMENT : POURQUOI LE RÉGIONALISME ?

Pourquoi la question du régionalisme s'impose-t-elle à l'ère actuelle de la globalisation ?

Pourquoi prôner le régionalisme alors que la globalisation est en train d'aplatir le monde et ses régions, le monde des « sommets et des vallées » naturels, avec ses promesses d'une dé-régionalisation universelle ? Quand la globalisation semble dominer le monde (sa partie occidentale du moins), l'activation de barrières économiques institutionnelles étant devenue une préoccupation contemporaine, pourquoi préconisons-nous le « régionalisme critique » ?

Au cours du siècle dernier, une mondialisation effrénée annonçait un monde où tout serait à la portée de tous, et partout avec encore plus de richesses et d'émancipation. Une utopie certes séduisante. Mais que s'est-il passé en réalité ? À mesure que le temps passe, il semble que la plupart de ces promesses se soient révélées illusoires, vaines et mensongères. Ce à quoi on assiste, c'est surtout au gaspillage des ressources rares et au sabotage des éléments naturels tels que l'air, l'eau, les sols, la végétation — sans compter celui des échanges humains. La plupart de la richesse vient d'une croissance irréfléchie et brutale, plus libérale que libératrice, de mégaprojets massifs soutenus par des campagnes de néo-colonisation, des conglomérats géopolitiques et des trusts intellectuels. On constate l'édiction de standards et de prototypes exogènes qui dévorent des ressources naturelles irremplaçables.

Le résultat, c'est que les sommets de l'opulence sont entourés de vallées de misère environnementale, des abîmes d'inégalités économiques, sociales et culturelles qui détruisent les rapports sociaux, la créativité et la qualité de la vie quotidienne.

Nous avons pour notre part dénoncé ces échecs et prôné la protection et la promotion de la singularité écologique, sociale et culturelle locale et de la diversité des ressources à l'échelle de la région, plaidant pour une alternative : le « régionalisme ».

Nous avons été confrontés à plusieurs obstacles et continuons de l'être. Le régionalisme n'est pas une entité abstraite éternelle et détachée. Il s'agit d'une « construction de la pensée » qui a évolué, évolue encore et continuera d'évoluer en tant que boîte à outils pour protéger les qualités spécifiques des régions, sauvegarder leurs ressources, préserver leurs caractéristiques uniques, défendre leur identité et leur communauté dans le labyrinthe de l'évolution humaine.

Le régionalisme a été à l'origine de mouvements de libération de populations luttant pour leur émancipation. Mais ses concepts et ses arguments fragmentaires ont aussi été mis au service d'intérêts socio-économiques et politiques différents, souvent contradictoires, pour légitimer des mouvements chauvins et oppressifs qui ont construit des préjugés, des identités « fantôme », érigé des barricades régionales de division entre les populations, qui ont appelé à l'intolérance et souvent à l'anéantissement de ceux qui ne correspondaient pas aux définitions arbitraires de la race, de la religion ou de la politique. De façon tout aussi trompeuse, le régionalisme a servi à créer des formes de *branding* hallucinatoires pour ultra-commercialiser objets et lieux de consommation pour le tourisme de masse.

Tout aussi tristes et destructrices sont les suggestions récentes en faveur de néo-régionalismes « non critiques », exhortant à la « résistance » et à « sortir » les régions du contexte de mondialisation (qui, comme nous le verrons, a développé par le passé une certaine diversité améliorant la vie humaine), et d'un « néo-régionalisme » dont l'aspect fondamentaliste et non critique neutralise le patrimoine régional « impur ».

Toutes ces dérives du régionalisme, fortement enracinées dans notre époque, ont suscité et suscitent encore la confusion, la désorientation et même le doute au regard de l'alternative régionaliste. Au vu de la situation, nous avons associé l'enquête régionaliste à l'investigation critique. C'est ainsi que nous avons conçu et formulé le concept de « régionalisme critique ».

Du fait du caractère caméléonien du régionalisme, nous avons opté pour une étude diachronique afin de fournir des connaissances propices au soutien de nos campagnes dans la quête d'une alternative régionaliste.

Alors que nous travaillions sur ce nouveau texte, l'aggravation de la crise environnementale, les raz-de-marée d'immigrants, de réfugiés, les dégâts du tourisme de masse, ajoutés aux mégafeux, aux changements climatiques inouïs, à la pandémie monstrueuse de Covid ont démontré la perversité de la mondialisation dans sa forme actuelle. Nous traiterons toutefois des limites du régionalisme telles que nous les avons définies avant ces récents bouleversements.

Nous avons abordé le régionalisme contemporain comme un outil de réflexion face à un « horizon » historique exceptionnellement large, pour reprendre l'expression de Husserl, et grâce à une vue d'ensemble « méta », c'est-à-dire d'un niveau supérieur, qui le rendait « critique ».

La pensée dite « critique » a été développée dans l'histoire par Socrate, Maïmonide, Montaigne, Descartes, Kant, Marx et Freud, entre autres. Ses deux principaux représentants en architecture ont été Claude Perrault (XVII^e siècle) et Carlo Lòdoli (XVIII^e siècle). D'une manière ou d'une autre, tous se sont opposés à l'idolâtrie des « faux dieux » ou des fétiches, et aux idéaux illusoires.

Nous avons essayé dans ce livre de montrer la possibilité de faire du régionalisme critique, qui est loin d'être un projet dépassé, un outil efficace.

Redéfinies dans un cadre de « mondialisation critique », les régions, riches de leur diversité soutenue et activée, seraient engagées dans un système co-évolutif avec d'autres régions, non pas laissé au hasard mais imaginé, à travers une nouvelle façon d'aménager le territoire, comme des incubateurs de créativité écologique, économique, sociale et culturelle, pour que le projet de mondialisation puisse évoluer en parallèle et de façon complémentaire à celui du régionalisme.

Liane Lefaivre Alexander Tzonis / Architecture et régionalisme face à la mondialisation / ISBN 978-2-86364-462-1
www.editionsparentheses.com

Liane Lefaivre Alexander Tzonis / Architecture et régionalisme face à la mondialisation / ISBN 978-2-86364-462-1
www.editionsparentheses.com

Introduction

RÉGIONALISME/ RÉGIONALISME CRITIQUE, BRÈVE HISTOIRE D'UNE IDÉE

Cela fait près de cinquante ans, à la fin des années soixante-dix, que nous avons introduit le concept de « régionalisme critique ». C'était l'un des nombreux « ismes » à émerger à l'époque. Et, bien que d'autres aient disparu depuis, le régionalisme critique prospère encore dans d'innombrables projets à travers le monde. Pour n'en citer que quelques-uns : l'école Fass de Toshiko Mori et sa résidence pour les enseignants au Sénégal, le musée UCCA Clay de Kengo Kuma à Yixing en Chine consacré à l'art local de la céramique, le Goethe-Institut de Francis Kéré à Dakar ou la série des *Chroniques* de l'artiste français JR à Venise, Clichy-Montfermeil, Kyoto, Berlin, New York, Miami et Naples.

Plus largement et à une échelle véritablement régionale, nous évoquerons dans cet ouvrage les centaines de bâtiments construits depuis le début du XXIe siècle dans la province autrichienne du Voralberg qui réinterprètent de façon concertée l'architecture alpine traditionnelle en bois ou, encore, les innombrables projets réalisés par Yu Kongjian dans plus de deux cents « villes éponges » (ou villes perméables) en Chine.

Ce livre postule d'une part que la longévité du régionalisme critique tient à celle du régionalisme même ; et il soutient d'autre part que l'histoire du régionalisme remonte à bien plus d'un demi-siècle, voire à plusieurs siècles, jusqu'à une époque archaïque.

Adoptant la méthode de l'historien Fernand Braudel, nous avons entrepris de retracer la « longue durée » du régionalisme. Notre objectif était de montrer son efficacité dans l'approche de la préservation des environnements humains et naturels et, indirectement, de plaider pour la poursuite de cette sauvegarde afin de contrer la dévastation intense, souvent brutale, du monde, dont nous sommes sans cesse témoins.

Nous pouvons considérer le régionalisme comme un cordage à deux composantes. L'une est constante, invariable, tandis que l'autre est en perpétuel changement.

La première peut se résumer simplement. C'est le réflexe « naturel » de défense d'une communauté humaine lorsque son autonomie, son mode de vie ou son rapport à la nature sont menacés par une force extérieure. Il s'agit pour elle de protéger tout ce qui la constitue : son identité, sa langue, sa culture, sa structure sociale, son sens de l'appartenance, son économie et sa manière de construire son univers architectural. Dans *Les Affinités électives* (1809), Goethe évoque le fil rouge traditionnellement enlacé dans les cordages utilisés par la Marine royale britannique. Ce fil rouge, de quelque épaisseur, finesse, résistance ou faiblesse qu'il fut, permettait d'identifier ce cordage comme appartenant à la Couronne. Cette composante du régionalisme est à l'image de ce fil rouge.

Au contraire, la seconde composante du régionalisme se transforme, évolue et s'adapte dans le temps. Elle serait incarnée, dans notre métaphore, par les filaments des différentes cordes formant le cordage, qui s'enroulent autour du fil rouge.

Du fait qu'elle se différencie des formes antérieures du régionalisme, et alors que nous étions à la recherche d'une formule innovante et plus adaptée aux réalités contemporaines, nous avons qualifié la phase actuelle du régionalisme de « critique ».

Voici les principaux aspects qui selon nous le définissent :

1 — Le régionalisme critique rompt avec la tendance à imiter l'architecture vernaculaire et à la transformer en costume de bal. S'il invoque des éléments vernaculaires, il ne les pastiche pas, mais recourt à la technique de la « création étrange », une idée de l'écrivain russe Victor Chklovski. Il s'agit de recadrer un objet devenu si familier qu'il est à peine perceptible, en lui insufflant un élément d'étrangeté.

2 — Il ne se reconnaît pas dans les mouvements de retour à la nature fondés sur la sensibilité bucolique, mais embrasse les préoccupations écologiques.

3 — Il ne rejette pas systématiquement les avancées technologiques. Au contraire, il en préconise l'exploitation dans la mesure où elles peuvent bénéficier à la société et à l'environnement naturel d'une région.

4 — Au lieu d'une vision uniforme de ce qui constitue une communauté régionale, il en privilégie une version multiculturelle.

5 — Il n'envisage pas seulement les bâtiments eux-mêmes ; il met aussi l'accent sur l'importance d'une planification plus large, d'une vision globale du territoire tant à l'échelle de la ville qu'à celle de la région.

6 — Enfin, il n'est pas dans une attitude de « résistance » face à la mondialisation, mais cherche à établir un dialogue et des échanges mutuels fructueux entre le régional et le global.

Liane Lefaivre Alexander Tzonis / Architecture et régionalisme face à la mondialisation / ISBN 978-2-86364-462-1
www.editionsparentheses.com

Il nous faut rappeler ici le titre original du livre : *Architecture of Regionalism in the Age of Globalization : Peaks and Valleys in the Flat World* (Londres, Routledge, 2012 et 2021), dont la traduction littérale serait en français : *Les Sommets et les Vallées du régionalisme devant l'aplatissement du monde*. Ces concepts sous-tendent cet ouvrage. Pour reformuler l'objectif de cette histoire du régionalisme, nous pourrions dire qu'il s'agit de retracer les efforts fournis afin de sauvegarder les « sommets et vallées » du monde face aux forces qui visent à les aplatir.

Une mise au point est ici indispensable : les notions de « sommets », de « vallées » et d'« aplatissement du monde » proviennent de la « nouvelle géographie [1] », un éventail de disciplines qui ont contribué aux connaissances dont nous disposons sur la relation entre le régional et le mondial en matière d'économie, de démographie et de politique. Nous avons de fait entrepris d'intégrer la pensée des géographes à notre histoire du régionalisme, car il nous paraît évident que l'architecture est aujourd'hui incapable de résoudre à elle seule les problèmes auxquels le monde est confronté, et qu'il faut faire un pont entre l'architecture et l'aménagement des territoires, ce qui est du ressort de la géographie, de la grande échelle.

La géographie classique permet de localiser les cours d'eau, qui conditionnent la plus ou moins grande facilité de déplacement dans les différentes régions. Elle étudie le risque pour certaines régions d'être envahies par d'autres et d'être en quelque sorte colonisées, privées de leurs ressources, de leurs habitations et de leur mode de vie. Mais, avec cette « nouvelle » géographie, la discipline s'est davantage intéressée à la cartographie des sommets et vallées régionaux. Ce faisant, elle a contribué à mesurer les possibilités de circulation des personnes et d'échange des matériaux et des connaissances dans le but d'enrichir les communautés et de favoriser leur accès au bien-être, à la culture, et à atteindre une certaine créativité en matière environnementale. Mais ce qui nous intéresse ici, c'est que la géographie s'est révélée être un instrument essentiel pour la description mais aussi pour la préfiguration et l'aménagement du territoire dans un contexte mondialisé.

Il est donc important, à notre époque mondialement marquée par une crise sociale et des inégalités écologiques et sanitaires dévastatrices, de recourir à cette « nouvelle géographie » pour voir si l'aplatissement du monde globalisé est vraiment une bonne chose comme le prétendait Thomas

[1] La « nouvelle géographie » émerge dans les pays anglo-saxons dans les années cinquante. Elle aborde les interactions dynamiques entre sociétés humaines et environnement en s'appuyant sur de nouvelles méthodes d'analyse et sur l'outil informatique. Elle s'oppose à la tradition géographique descriptive, car elle recourt à la modélisation et procède par déduction comme dans l'approche scientifique.

[2] Friedman, Thomas L., *La terre est plate, Une brève histoire du XXIe siècle* [2005], Paris, Perrin, 2010.

Liane Lefaivre Alexander Tzonis / Architecture et régionalisme face à la mondialisation / ISBN 978-2-86364-462-1
www.editionsparentheses.com

Friedman[2] dans son livre *Le monde est plat*, publié en 2002, alors que les effets de la mondialisation devenaient un vrai sujet pour de nombreux penseurs.

« Plat » a un sens précis pour les géographes. Le terme désigne un environnement idéal où les obstacles aux interactions, tels que la distance ou les reliefs (les « sommets et vallées »), sont inexistants. L'idée d'un monde « plat » a émergé au début du XIXe siècle en Allemagne, et a été quasiment du seul ressort des géographes allemands jusqu'à la Seconde Guerre mondiale. Le premier à avoir utilisé ce concept a été l'économiste Johann Heinrich von Thünen, l'un des pionniers de la science et de la planification régionales modernes. Dans son livre *Der isolierte Staat...* (1826), il imaginait, de façon très abstraite et simplificatrice, un État plat idéal ne présentant aucune entrave à la circulation de ses habitants. Cet État imaginaire était constitué d'un centre, lieu des échanges commerciaux, autour duquel des terrains exploitables s'organisaient en zones concentriques. La première zone était dédiée à la production des fruits, des légumes et des produits laitiers ; la seconde à celle de l'énergie et des matériaux de construction ; la troisième aux cultures intensives ; et la dernière était réservée à l'élevage extensif des animaux destinés à la consommation. Les paysans se déplaçaient à pied pour transporter marchandises et bétail.

Cette image idéale d'une Allemagne « plate », qui balayait les anciens modes de production régionaux, servit de formidable outil d'aménagement territorial pour la classe émergente des grands propriétaires terriens. Ils étaient dès lors riches de nouvelles catégories de planification (« centre », « emplacement » et « espaces ») pour mieux organiser et planifier leur production et augmenter les rendements. Plus important encore, les régions perdaient leur sens devant le calcul de la balance coûts-profits.

Cette idée de Von Thünen a eu ses adeptes. Ils voyaient dans le libre-échange une force libératrice du cadre régional, annihilant les barrières et les distances, et générant une abondance encore inégalée. Parmi eux, le théoricien allemand Karl Haushofer inventa la théorie de la *Geopolitik*, qui devait amener à la conquête de nouveaux marchés et de ressources à l'échelle mondiale et à l'établissement d'un nouvel ordre spatio-économique dans les années 1930. Il estimait que son pays avait besoin des ressources d'autres régions pour survivre et finit par justifier la création d'un empire d'Allemagne. Karl August Wittfogel lui aussi formula une théorie justifiant une mondialisation autoritaire, expliquant que, dans l'histoire, la genèse des immenses empires « despotiques » (mésopotamien, égyptien, romain, chinois) avait eu besoin de mettre en place des régimes « totalitaires » afin de réaliser des mégastructures « hydrauliques » desservant un vaste territoire.

Cette école de pensée appelant à l'aplatissement du monde atteint son paroxysme avec le projet *Atlantropa*[3] de l'architecte allemand Herman Sörgel dans les années 1920. Il consistait à abaisser le niveau de la mer Méditerranée en construisant quatre giga-barrages

hydroélectriques, dont un sur le détroit de Gibraltar, afin de générer une énergie quasi-perpétuelle et de dégager des terres cultivables entre l'Europe et l'Afrique. Les autorités nazies y ont vu une réalisation plausible et le soutinrent officiellement. Ce n'est que parce qu'ils perdirent la guerre que le projet ne vit pas le jour.

L'idée d'un monde aplati, privé de régions, a malgré tout continué d'être vivement discutée. Elle a intéressé, entre autres, le prix Nobel d'économie américain Paul Krugman dans les années quatre-vingt-dix. Selon lui, le travail de Von Thünen constitue un bon point de départ pour les économistes et les planificateurs. Si l'on remplace, dans son modèle, les agriculteurs par des banlieusards, soutenait-il, il permet de mieux comprendre la structure spatiale des villes et des territoires, et les impacts de la centralisation ou de la décentralisation sur la valeur des terres et la qualité de vie[4].

Le problème du modèle de Von Thünen est qu'il était centré sur la vie agricole et donc incapable de saisir la globalité de la vie contemporaine et la complexité des bâtiments, des villes et des régions actuels au fur et à mesure de leur évolution dans l'espace comme dans le temps. De nombreux chercheurs essayèrent de remédier à ces limites. L'un d'eux, également allemand, a été le géographe Walter Christaller, qui a développé dans les années 1930[5] un modèle sous la forme d'une hiérarchisation de motifs hexagonaux imbriqués les uns dans les autres reflétant la multiplicité d'échelles des établissements humains.

Les continuateurs de Von Thünen, y compris et surtout Walter Christaller, ont essuyé les critiques d'une génération de géographes, d'urbanistes et d'aménageurs durant les années cinquante, qui se sont impliqués au contraire dans l'étude des régions et de leurs préoccupations au regard des problèmes modernes d'urbanisation, de croissance et d'étalement urbain[6] suite à la Seconde Guerre mondiale. Ils ont tenté de construire, par des méthodes analytiques, des modèles moins abstraits et capables de représenter des paysages régionaux « en relief », y compris avec leurs « frictions » politiques, juridiques et culturelles intangibles, et qui résistaient aux forces aplatissantes de la mondialisation.

[3] Gall, Alexander, *Das Atlantropa-Projekt : Die Geschichte einer gescheiterten Vision, Herman Sörgel und die Absenkung des Mittelmeers* [1998], Francfort, Campus, 2020.
[4] Krugman, Paul, *Development, Geography, and Economic Theory*, Cambridge, MIT Press, 1997.
[5] Christaller, Walter, *Die zentralen Orte in Süddeutschland...*, Iéna, Gustav Fischer, 1933.
[6] Zipf, George Kingsley, *Human Behavior and the Principle of Least Effort : An Introduction to Human Ecology* [1949], Boston, Martino, 2012 ; Stewart, John Q. et Warntz, William, « Physics of Population Repartition », *Journal of Regional Science*, vol. 1, 1958, p. 99-123 ; Long, Wesley H., « City Characteristics and the Demand for Interurban Air Travel », *Land Economics*, vol. 44, 1968, p. 197-204.

L'un des principaux contributeurs à ce rejet de l'aplatissement des régions est l'américain Walter Isard [7], qui fonda une nouvelle discipline scientifique, la « science régionale ». Il l'a conçue dans les années cinquante à Harvard, puis l'a développée à l'université de Pennsylvanie et à nouveau à Harvard en collaboration avec Alexander Tzonis et Ovadia Salama en 1969-1970. Sa grande innovation a été de fusionner la géographie de Christaller avec la méthode d'analyse macro-économique « entrée-sortie » imaginée par le prix Nobel Wassily Leontief, avec qui Isard avait travaillé à Harvard au début de sa carrière.

En opérant le rapprochement entre les découvertes de Leontief et le travail des géographes régionaux allemands, Isard analysa d'une part la façon dont les régions, leurs habitants et leur production sont en interaction systématique, et d'autre part les rapports inter-régionaux dans un contexte mondial. Ses découvertes profitèrent à l'économie des régions, mais permirent également de mieux comprendre la complexité de l'écologie et de la culture à cette échelle. En outre, en tant que pacifiste convaincu, Isard visait à faire de l'aménagement du territoire une méthode de résolution des conflits, ainsi qu'un outil en faveur de l'équité écologique, économique et sociale, et *in fine* de la paix mondiale.

Isard imaginait un monde global où, grâce à la science régionale, les relations inter-régionales seraient maximisées, et leur résistance atténuée ; où, grâce aux transports et aux moyens de communication électroniques — y compris le Web —, les fortes inégalités responsables de la misère dans le monde, c'est-à-dire entre le centre et la périphérie, disparaîtraient. Il imaginait un monde où les populations ne seraient plus asservies aux frontières nationales, aux réglementations étatiques et aux contrôles administratifs ; où chaque région garderait son intégrité mais serait à tout moment accessible à toute autre.

Cette attitude d'opposition des géographes à l'aplatissement du monde eut elle aussi ses précurseurs. Alexandre von Humboldt fut ainsi le premier représentant majeur de cette tendance. Il favorisait une approche empirique intégrant le local et le global, axée sur la singularité régionale des « sommets et des vallées », mais aussi sur la recherche de la globalité sous-jacente du « cosmos ». Son souhait était d'insérer les collines et les vallées du monde dans un système complexe global, qu'il appelait « le cosmos ». Le mot *kosmos* est un terme du grec ancien désignant l'« universalité » (ordonnée) du monde. Von Humboldt l'a introduit dans son chef-d'œuvre éponyme en cinq volumes, *Cosmos*. Pour faire valoir sa vision globale du monde, il accompagna ses textes de superbes illustrations en couleur. Il y essayait de cartographier, outre sa

[7] Isard, Walter, *Location and Space-Economy : A General Theory Relating to Industrial Location, Market Areas, Land Use, Trade, and Urban Structure*, Cambridge, MIT Press, 1956.

Liane Lefaivre Alexander Tzonis / Architecture et régionalisme face à la mondialisation / ISBN 978-2-86364-462-1
www.editionsparentheses.com

réalité géographique, le cosmos lui-même, comme englobant l'infinie diversité de l'environnement naturel et son double, le monde culturel composé d'une « multitude de branches » au sein d'une « chaîne interne allant du général au particulier », « l'interaction des forces dans un tout naturel [8] ».

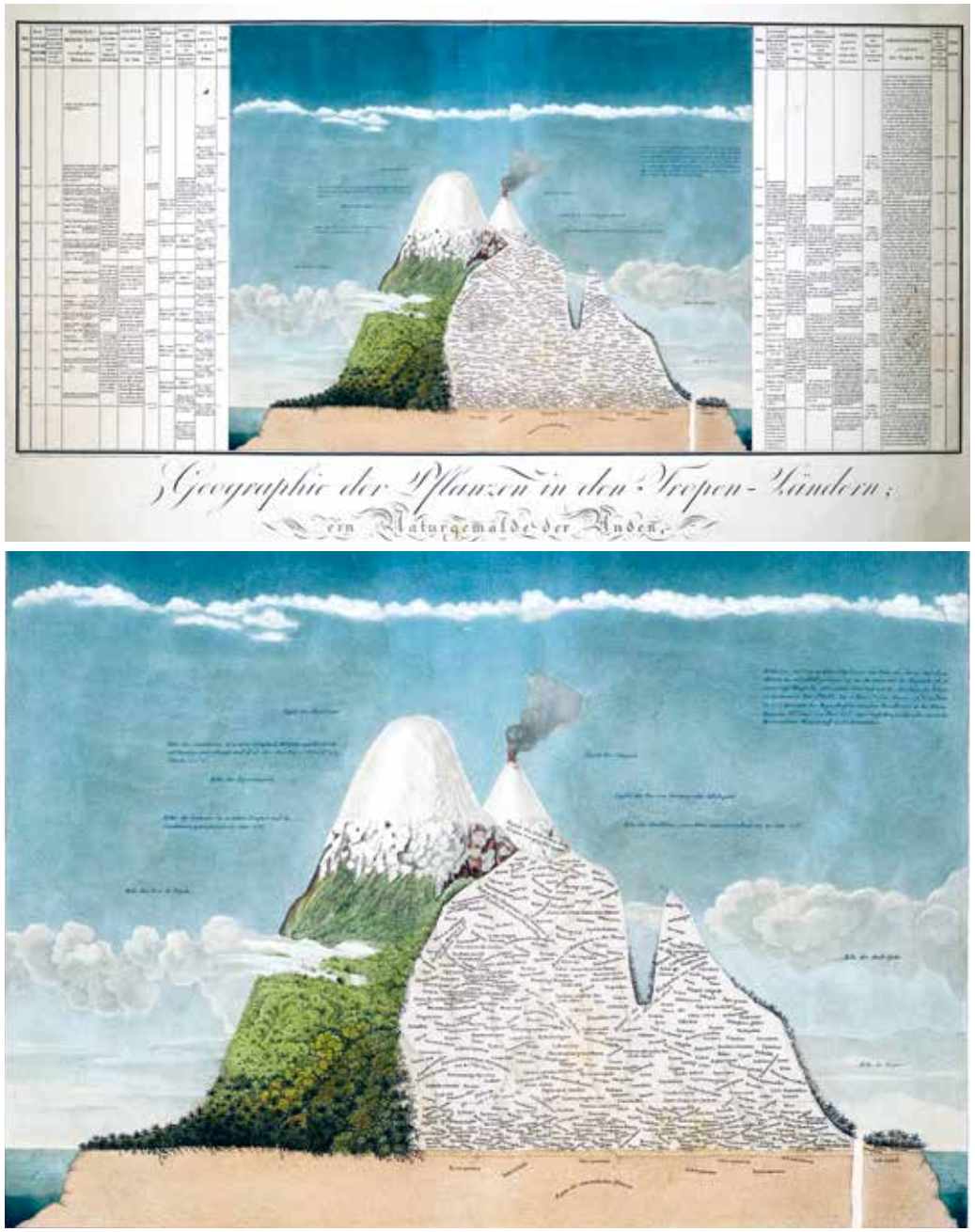
À une échelle beaucoup plus restreinte que celle de Von Humboldt, que nous qualifierons de micro-régionaliste, de nombreux chercheurs en géographie humaine — en plein essor au XX^e^ siècle — se sont concentrés sur les particularités, les « sommets et vallées » des régions, des zones naturelles et urbaines, pour en cartographier et étudier non seulement les aspects naturels et les artéfacts culturels, mais aussi ce que le géographe français Paul Vidal de La Blache appelait les développements du « genre de vie ».

L'architecte et anthropologue japonais Kon Wajirō [9] a inventé pour sa part en 1930 une nouvelle discipline : la « modernologie ». Sa particularité était de s'intéresser aux micro-régions d'une même ville, en l'occurrence Tokyo. Contrairement à beaucoup d'autres, il ne se penchait pas sur la refonte des régions à l'échelle mondiale ou sur la mondialisation du monde « par le haut ». À la recherche de moyens utiles pour adapter le monde moderne au monde local, son objectif était de développer une nouvelle méthode d'étude et de cartographie des modes d'adaptation singuliers des sociétés urbaines japonaises traditionnelles aux « temps modernes ».

Peu après la Seconde Guerre mondiale, à l'instar de Kon Wajirō, le géographe américain d'origine allemande William Bunge s'intéressa à la réalité des régions urbaines modernes, du double point de vue physique et humain, avec des sommets et des vallées reflétant les inégalités économiques et environnementales entre riches et pauvres. Il commença en documentant les poches de pauvreté autour de Chicago. Son approche était plus systématique que celle de Kon Wajirō. En décrivant la localisation des ordures et du verre brisé, il a structuré ses données à l'aide d'outils mathématiques avancés. Parallèlement à son enquête faite de textes et de dessins, il a enregistré et analysé les propos des habitants sur leur région, bien sûr distincts des impressions biaisées du géographe. Son travail s'articulait avec les projets de jeunes architectes participatifs impliqués dans des études de terrain, qui expérimentaient de nouveaux moyens d'identifier les spécificités régionales, en particulier dans les régions en crise, périphériques et marginalisées [10].

Parallèlement, en France, Paul-Henry Chombart de Lauwe a développé de nouveaux modes de description des micro-régions urbaines en

[8] Von Humboldt, Alexander, *Cosmos, Essai d'une description physique du monde* [1845-1852], trad. Ch. Galusky et H. Faye, Paris, Gide et J. Baudry, 1855-1859 (rééd. Thizy, Éditions Utz, 2000 et en ligne).
[9] Kon, Wajirō et Yoshida, Kenkichi, *Modelunolojio : Kōgengaku* [1927], Tokyo, Gakugei Shobo, 1986.
[10] Bunge, William W., *Fitzgerald : Geography of a Revolution* [1971], University of Georgia Press, 2011.



Coupe transversale réalisée par Alexander von Humboldt à partir des observations menées avec Aimé Bonpland, publiée dans *Ideen zu einer Geographie der Pflanzen* (*Essai sur la géographie des plantes*, 1807), représentant les volcans Chimborazo et Cotopaxi, en Équateur. Les annotations indiquent la répartition des espèces végétales et différentes données physiques en fonction de l'altitude.

observant l'évolution de l'environnement, de l'approvisionnement en eau, du bruit urbain, de la qualité de l'air ; et surtout la dégradation des relations et de la communication entre les habitants, parmi lesquels les « travailleurs », hommes et femmes, qui affecte la possibilité de mener une vie quotidienne démocratique indispensable à l'égalité des chances [11].

De même, le sociologue français Henri Lefebvre a identifié un « droit à la ville » comme faisant partie des droits de l'homme et souligné ses implications pour l'urbanisme [12], tandis que le philosophe-activiste Guy Debord, s'inspirant des travaux de Chombart de Lauwe et de Lefebvre, a tenté de développer de nouvelles approches « psycho-géographiques », en documentant les régions urbaines par l'observation des contraintes environnementales de nature socio-psychologique [13]. À la même époque, Gaston Bachelard parlait des « environnements rêvés [14] ».

Tous ces auteurs micro-régionalistes s'opposaient à toute forme d'« aplatissement » du monde, considérant, à des échelles différentes, le droit à l'unicité, l'identité et la diversité des régions comme un droit fondamental de l'homme. Leurs arguments étaient politiques, normatifs et critiques, mais restaient anhistoriques. Ils mettaient leur confiance dans les idées « utopistes » convenues et se méfiaient des professionnels et de la planification « à long terme ».

Nous étudierons plus loin l'opposition entre les aplatisseurs antirégionalistes et les régionalistes soucieux des « sommets et vallées » dans une perspective historique. Nous retracerons la longue évolution du régionalisme qui commence sur le pourtour méditerranéen, lorsque les régions antiques étaient délimitées par des frontières physiques, renforcées par des identités culturelles fortes, mais établissaient aussi un dialogue et des échanges avec d'autres régions ; des alliances se sont ainsi forgées qui ont conduit à des empires expansionnistes qui, à leur tour, ont décliné et sont tombés, laissant place à un monde dérégionalisé avant d'être à nouveau, quelques siècles plus tard, remondialisé par des puissances impérialistes.

Dans les fluctuations historiques entre régionalisme et mondialisation, nous observerons le rôle qu'a joué l'architecture. Les temples, les palais, les jardins, les cathédrales, les villas et, plus tard, d'autres types

[11] Parmi les études qui ont nourri le travail de Paul-Henry Chombart de Lauwe, mentionnons les explorations alternatives sur la nature des régions à l'époque moderne qui avaient été menées en France notamment par Élisée Reclus (1830-1905) et Paul Vidal de La Blache (1845-1918).
[12] Lefebvre, Henri, *Le Droit à la ville* [1968], Paris, Anthropos-Economica, 2009, et « La production de l'espace », *L'Homme et la Société*, nº 31-32, 1974, p. 15-32.
[13] Cf. Debord, Guy, « Introduction à une critique de la géographie urbaine », *Les Lèvres nues*, nº 6, septembre 1955.
[14] Bachelard, Gaston, *Le Droit de rêver* [1970], Paris, Presses universitaires de France, 2013.

Liane Lefaivre Alexander Tzonis /Architecture et régionalisme face à la mondialisation / ISBN 978-2-86364-462-1
www.editionsparentheses.com

d'établissements publics et privés, ont renforcé et permis tantôt la globalisation tantôt le repli régional.

Nous suivrons l'épanouissement du régionalisme aux XVIIIe, XIXe et XXe siècles, alors qu'il devenait un mouvement culturel de premier plan, et se déployait en Angleterre d'abord, puis en Allemagne, en France, en Espagne, en Russie, et enfin jusqu'en Amérique et en Asie. Face aux empires coloniaux, le régionalisme s'affirma comme une expression culturelle clé ; un soutien à l'émancipation post-coloniale, à la construction des nations et à la lutte contre les « anciens régimes ».

Nous observerons la manière dont le régionalisme architectural a été recruté par la culture des cours européennes puis par l'économie de marché en plein essor, et comment il fut ensuite détourné pour servir les intérêts du consumérisme. Nous verrons aussi qu'au XXe siècle, un simulacre du régionalisme a été mis au service des campagnes socio-politiques chauvines.

Mais nous verrons aussi qu'en réaction à ces détournements, vers la fin du désastre que fut la Seconde Guerre mondiale, émergea un autre régionalisme : un régionalisme que nous avons qualifié de critique, opposé en théorie comme en pratique à la force brute de la mondialisation avancée, de la reconstruction, de la rénovation urbaine et des entreprises post-coloniales, toutes visant à effacer les réalités locales.

Nous tâcherons enfin d'expliquer pourquoi l'avenir de la mondialisation aveugle, « la fin des régions », ainsi que celui d'un développement plus récent, le néo-régionalisme intolérant et séparatiste, n'ont rien d'évident. Et comment le régionalisme, renouvelant sa mission critique, engageant les sommets et les vallées de la diversité écologique, des modes de vie et de la richesse culturelle avec ce que nous avons appelé un « mondialisme critique », pourrait être une alternative à explorer.

Démarrons maintenant notre parcours historico-critique en remontant à l'Antiquité, où se trouvent les racines du régionalisme ; des racines faites autant de discorde que de dialogue au regard du monde global.

Liane Lefaivre Alexander Tzonis /Architecture et régionalisme face à la mondialisation / ISBN 978-2-86364-462-1
www.editionsparentheses.com

Chapitre 1

LES ORIGINES : L'ARCHITECTURE RÉGIONALE ET L'AUBE DE L'ARCHITECTURE CLASSIQUE

Notre travail sur l'architecture régionaliste nous a conduits à l'aube de l'antiquité grecque ; nous avons retracé la façon dont les différentes architectures régionales réparties sur le pourtour de la Méditerranée, déjà parcourue par un dense réseau d'échanges maritimes, ont été tissées ensemble pour donner naissance à l'architecture classique. L'apogée qu'a connue cette architecture au Ve siècle av. J.-C. à Athènes est née de l'assimilation d'éléments régionaux, réagencés pour constituer un système de règles, un « canon » au service d'un pouvoir impérialiste.

L'ironie veut que le canon athénien a parfois été imposé dans des régions qui avaient joué un grand rôle dans sa formation. Plus tard, il le sera maintes fois par les Empires romain et hellénistique dans de nombreuses régions dans le but d'araser leurs particularités, le cœur de leur identité.

Au crépuscule de l'ère classique, dans un monde post-impérial, le déclin de ce canon, en architecture comme dans les autres pans de la culture, s'accompagnera d'une vague de re-régionalisation.

Dans une période de crise et de bouleversement comme la nôtre, où s'invitent les questions brûlantes de l'identité, la diversité, l'inégalité et l'écologie, il est captivant d'explorer les racines du mouvement régionaliste dans l'architecture ainsi que son mouvement antagoniste, la mondialisation.

Pour mieux comprendre l'apparition de ces deux tendances contradictoires, le pourquoi et le comment de leur évolution et de leur impact sur les

bâtiments, les villes et les paysages d'aujourd'hui, nous nous sommes penchés sur l'essor de l'architecture dite classique, résultat d'une combinaison des architectures régionales de la méga-région que constituait la Méditerranée orientale dans l'Antiquité.

Ce que nous présentons dans ce livre n'est que l'une des innombrables confrontations entre le global et le régional. À cet égard, et pour faire écho à ce que le spécialiste de la littérature Jan Kott a écrit à propos de Shakespeare, le Parthénon est notre contemporain[1].

LA PRÉTENDUE PURETÉ DU CLASSIQUE

La question de l'architecture « régionale », avec toutes ses implications en matière d'environnement naturel et politique, apparaît pour la première fois dans le *De architectura* de Vitruve, l'ouvrage architectural le plus diffusé de l'Antiquité. Vitruve était ingénieur, architecte et écrivain ; il rédigea son ouvrage une quinzaine d'années avant notre ère, à l'époque d'Auguste, le premier des empereurs romains. Son texte fait état de bâtiments « régionaux » qui, selon lui, étaient inférieurs aux édifices gréco-romains, qualifiés aujourd'hui de « classiques ». Vitruve n'a jamais utilisé cette terminologie parce que, pour les Romains, « classique » désignait les hommes de haut rang qui détenaient le pouvoir politique, économique, social et culturel. Le mot ne fut d'ailleurs utilisé qu'au XVII^e^ siècle, lorsqu'il vint qualifier un style artistique dont on pensait qu'il recélait une supériorité mondiale, éternelle, immanente. Utilisé en littérature, en musique, en peinture et en architecture, ce style reprenait et valorisait les canons antiques.

Vitruve dédia son livre à l'*imperator*, le souverain suprême, César Auguste, qui avait « conquis l'empire du monde ». Il le loua d'avoir « glorifié Rome par [son] triomphe et sa victoire ». Plus tard, l'historien romain Suétone rapporta qu'Auguste s'était vanté d'avoir « trouvé Rome, une ville de briques, et d'en avoir laissé une ville de marbre[2] ». D'après ce que nous en savons, et d'après ce qu'en dit son ouvrage, Vitruve aspirait à s'élever et à compter parmi les principaux intellectuels romains de son temps ; à participer à la construction d'une idéologie politique légitimant la domination de Rome sur le monde. Son livre était à la fois pratique et urgent : l'empire avait besoin, pour soutenir son nouvel ordre global, à la fois économique, juridique et culturel, d'une boîte à outils et d'un ensemble de standards architecturaux pour servir un programme de conception et de construction à grande échelle. C'est la première étape de ce que nous appelons l'« aplatissement » du monde en le soumettant de manière forcée à une règle unique.

[1] Kott, Jan, *Shakespeare notre contemporain*, trad. Anna Posner, préface Peter Brook, Paris, Payot, 2016.
[2] Vitruve, *Les Dix Livres d'architecture* [1673], trad. Claude Perrault, préface Antoine Picon, Paris, Bibliothèque de l'image, 1995.

Liane Lefaivre Alexander Tzonis / Architecture et régionalisme face à la mondialisation / ISBN 978-2-86364-462-1
www.editionsparentheses.com

Vitruve était un disciple du philosophe matérialiste Lucrèce. Il adapta l'approche du *De rerum natura*[3] (« De la nature des choses ») au grand éventail de disciplines qu'il considérait comme nécessaires à la conception architecturale : le choix des matériaux destinés aux bâtiments, aux villes et aux fortifications, l'ingénierie mais aussi la philosophie, les sciences naturelles, l'astronomie, la physiologie, l'acoustique et la médecine.

Lucrèce avait affirmé que la diversité des organismes vivants résultait de leurs diverses adaptations pour assurer leur survie. S'inspirant de cet argument matérialiste, Vitruve voyait dans l'architecture de l'Empire romain le résultat d'une adaptation à divers environnements — il jetait ainsi les bases du déterminisme environnemental en architecture. Il utilisa ce raisonnement pour justifier son intention, dans son *Quatrième Livre*, de faire de l'architecture l'incarnation d'« un ordre parfait », un *perfectam ordinationem*, un système de classification universelle dans lequel chaque chose a sa raison d'être, *rationem*. Il divisa ainsi l'architecture gréco-romaine en différents « ordres », qu'il nommait pour sa part « genres » — dérivé du latin *gens*, signifiant « famille élargie » : les genres dorique, ionique et corinthien, qui se distinguaient par leurs « parties », leurs « membres » et leurs règles de proportion et de symétrie propres.

Vitruve s'est également intéressé à l'architecture régionale, qu'il considérait comme un autre « type », non soumis aux règles de l'ordre parfait. En tant qu'héritier du matérialiste Lucrèce, il essaya d'en analyser et d'en décrire les caractéristiques. Il opposa deux « genres » de bâtiments (*genera aedificiorum*) : ceux qui appartenaient à une région (*regionum*) d'une part, et les bâtiments grecs et romains d'autre part. Selon lui, la particularité de chaque architecture régionale était « ordonnée par la nature » (*ab natura rerum*). En d'autres termes, il postula que la diversité régionale du bâti reflète celle des environnements physiques.

Vitruve s'est par ailleurs penché sur les implications politiques de cette division du monde en régions différenciées. Il posa ainsi que, tout comme le climat des régions pluvieuses du Nord dictait l'inclinaison des toitures, et que la chaleur extrême des régions méridionales induisait des toits plats, les hommes nordiques étaient stupides et lents, et les méridionaux surexcitables.

Il poursuivait ce raisonnement raciste en soutenant qu'entre ces deux extrêmes existait un environnement « tempéré » auquel correspondait non seulement une architecture tempérée, mais aussi un peuple tempéré ; celui des Romains, évidemment. Tout comme l'environnement tempéré était supérieur à ceux du Nord et du Sud, les bâtiments et les populations tempérés étaient plus équilibrés par la nature des choses (*rerum naturae*) et dignes de dominer les autres.

[3] Lucrèce, *De la nature* [*De rerum natura*, I^er^ siècle av. J.-C.], trad. José Kany-Turpin, Paris, Flammarion, 2021.

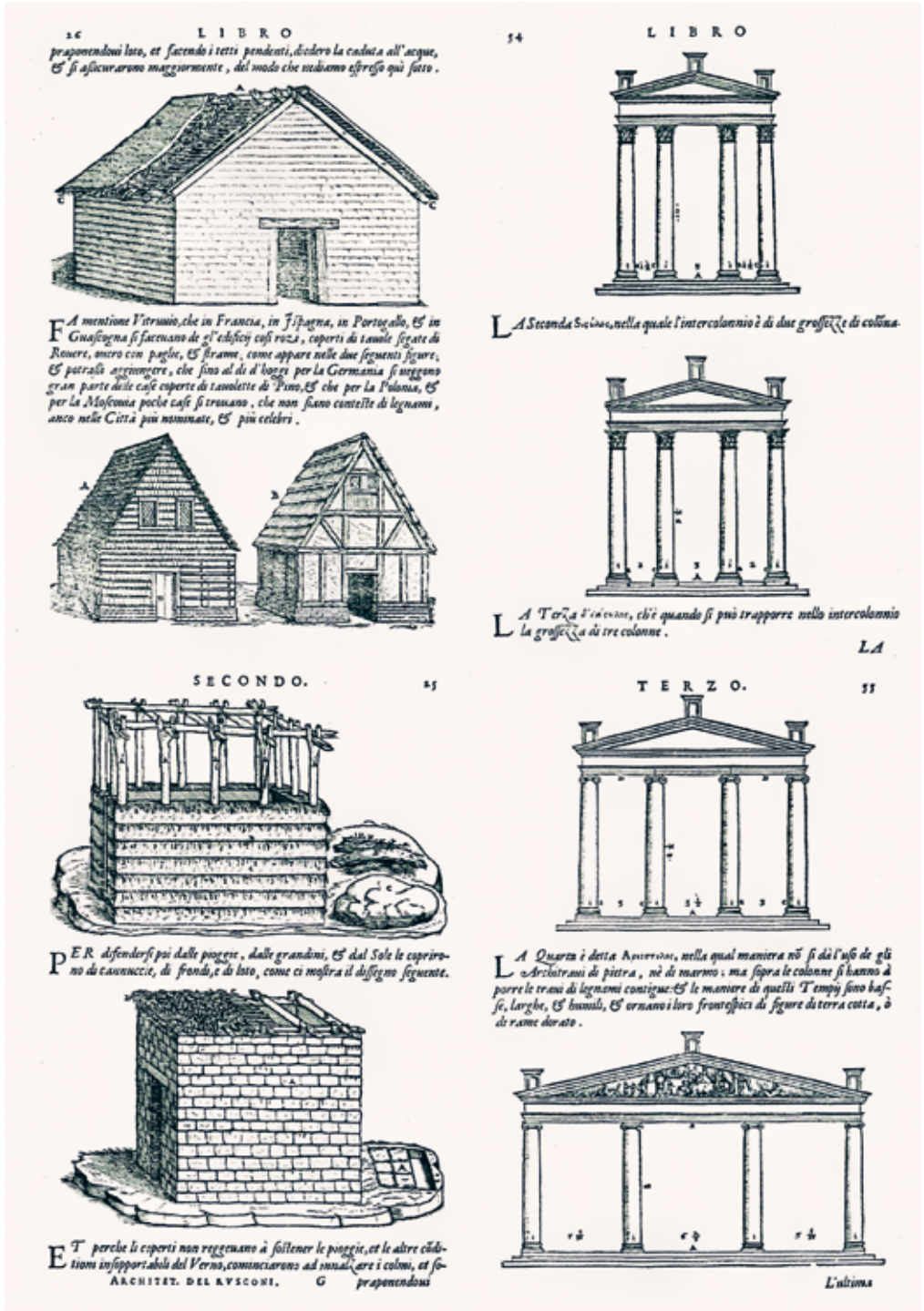


Planche de *Della architettura* de Giovanni Antonio Rusconi (Venise, 1590). À gauche, quatre maisons régionales (à toit plat au Sud, à toit en pente au Nord) ; à droite, quatre types de temples classiques.

Cette théorie raciste de Vitruve s'appuyait non seulement sur les écrits de Lucrèce mais également sur les *Histoires* d'Hérodote, qui décrivaient au Ve siècle avant notre ère la confrontation entre l'Empire perse et un conglomérat de régions grecques en voie de devenir une « grande puissance ». Hérodote y faisait valoir que le climat des Grecs était « idéal », car tempéré, au regard du climat très froid de la Scythie et celui très chaud de l'Égypte. Dans la même veine, Hippocrate expliquait dans son traité *Sur les Airs, les Eaux et les Lieux* que le climat tempéré était la raison du caractère plus industrieux des peuples européens par rapport à ceux qu'il appelait les « Asiatiques » (c'est-à-dire les Perses)[4]. Hippocrate soutenait également qu'en raison de leur environnement et de leur climat, ceux que nous connaissons sous le nom d'Européens n'étaient pas de nature à céder à l'autorité despotique, au contraire des Asiatiques. Cette vision du monde a resurgi au XIXe siècle, justifiant le colonialisme, et perdure encore.

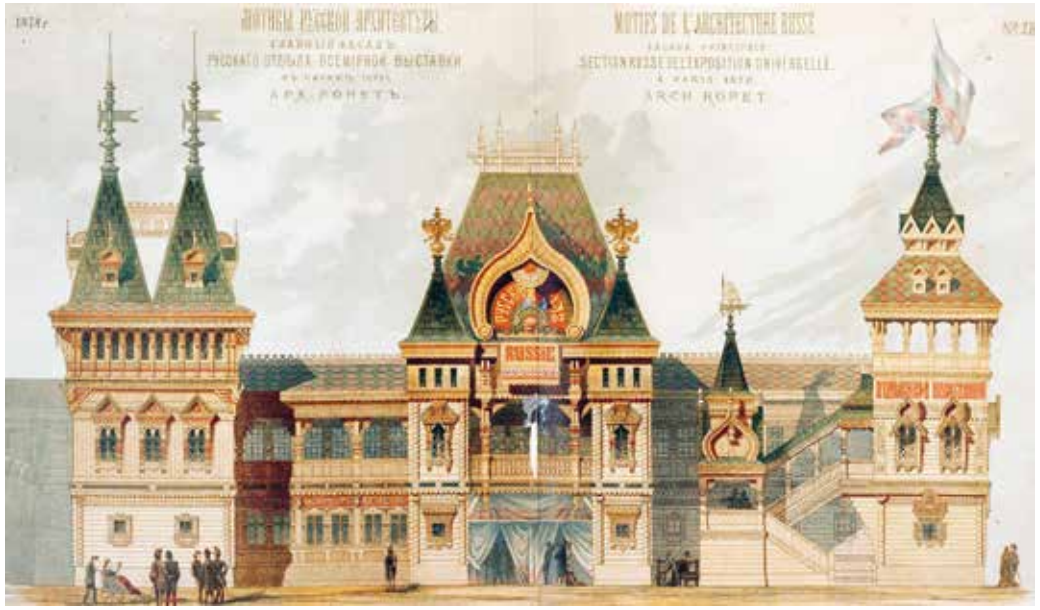
De ces constats, Vitruve tira une conclusion géopolitique : étant donné la tempérance de leur région (*temperatamque regionem*), les Romains faisaient preuve d'un courage et d'une force supérieurs à ceux des peuples des régions du Nord ou du Sud — vraisemblablement les Germains et les Africains. Et, poussant plus loin son raisonnement, il considérait que, si les Romains avaient reçu une « région excellente et tempérée », c'est qu'ils étaient désignés « pour gouverner le monde » (*terrarum imperii*[5]). Appliqué à l'architecture, ce déterminisme impliquait que, par nature, les règles de l'architecture romaine devaient s'imposer à tout le territoire de l'empire.

L'incohérence du raisonnement de Vitruve est manifeste. Il affirmait d'une part que la diversité régionale de l'architecture, comme celle des populations, relevait de l'adaptation des bâtiments à leur environnement spécifique ; et il soutenait d'autre part la doctrine impérialiste romaine voulant que les bâtiments « classiques » s'imposent à toute région, quelles qu'en soient les conditions environnementales, créant ainsi un monde standardisé et global. En d'autres termes, tout en défendant une théorie des « sommets et des vallées », il prônait leur « aplatissement ».

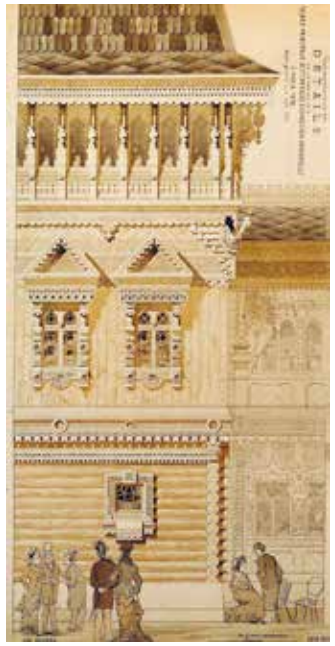
Un regard sur l'histoire aurait sans doute amené Vitruve à d'autres conclusions, et à comprendre que l'architecture gréco-romaine n'avait rien d'universel ; qu'elle résultait elle-même d'évolutions et d'adaptations régionales. Néanmoins, le déterminisme environnemental défendu par Vitruve a, de fait, constitué un précédent pour les études scientifiques occidentales sur les adaptations des régions au climat.

[4] Hippocrate, *Les Airs, les Eaux et les Lieux, Le Serment d'Hippocrate*, trad. Émile Littré, Paris, Arléa, 1995, chap. 14-22 ; cf. aussi : López Férez, Juan Antonio, « Los escritos hipocráticos y el nacimiento de la identidad europea », in Khan, H. Akbar (ed.), *The Birth of European Identity*, Nottingham, University of Nottingham, 1994, p. 90-123.
[5] Vitruve, *op. cit.*

Liane Lefaivre Alexander Tzonis /Architecture et régionalisme face à la mondialisation / ISBN 978-2-86364-462-1
www.editionsparentheses.com







Projet pour la façade principale de la section russe à l'Exposition universelle de Paris (1878) et détails. Ivan Ropet, architecte. Chromolithographies publiées dans *Motifs de l'architecture russe* (1878).

vernaculaire destinés à la propagande nationale lors des Expositions universelles de Paris en 1878 et de Chicago en 1893.

Mais ce populisme ne se limitait pas au « nationalisme régionaliste ». Dans le célèbre roman de Nikolaï Tchernychevski, *Que faire ?*[20], écrit en 1863, l'héroïne, Vera, se révolte contre son environnement familial, demeuré et oppressif, pour créer une coopérative de couture autonome et égalitaire, et rêve d'une ville toute de verre et d'aluminium. Les débats culturels touchaient aux questions centrales auxquelles la Russie et le monde étaient confrontés. Quant à la littérature russe de l'époque, l'influent critique Vissarion Biélinski la qualifiait de « printanière », dans un état d'« inspiration » et non de « réalisation », encore détachée du « réel » et des « faits ». Ajoutons qu'il en allait de même pour l'architecture en Russie à ce moment-là, et pour le « régionalisme » qui demeurait un « réalisme » inachevé[21].

LA DIFFUSION DU RÉGIONALISME IDENTITAIRE NATIONAL

GRÈCE

L'histoire de l'indépendance de la Grèce est jalonnée de tragédies et d'ironies. Tout d'abord, comme le soulignait l'homme politique et historien britannique Christopher Montague Woodhouse, la plupart des gouvernements des pays alliés qui avaient vaincu Napoléon hésitèrent à soutenir cette indépendance, cela en dépit du sentiment de solidarité inspiré par les écrits philhellènes et passionnés de Byron, Schiller, Pouchkine et Hugo[22].

Le Sud de la Grèce fut la première région à s'émanciper de l'Empire ottoman en 1830, notamment suite à la victoire des forces britanniques, françaises et russes sur la flotte ottomane lors de la bataille de Navarin, en 1827. Cette victoire permit aux alliés d'imposer à la Grèce un roi étranger, le Bavarois Otton Ier, en 1832. En conséquence, les architectes à qui furent confiés les grands projets d'État, tels que Friedrich von Gärtner, Leo von Klenze et les frères Hansen, n'étaient pas Grecs[23]. En accord avec leurs

[20] Tchernychevski, Nikolaï, *Que faire ? Les Hommes nouveaux* [1863], trad. Dimitri Sesemann, Genève, Éditions des Syrtes, 2000.
[21] Biélinski, Vissarion, « Coup d'œil sur la littérature russe en 1846 » [en russe], *Sovremennik* [Le Contemporain], 1847, t. I, nº 1, p. 1-56 ; trad. fr. reprise dans Biélinski, Vissarion, *Textes philosophiques choisis*, Moscou, Éditions en langues étrangères, 1951.
[22] Woodhouse, Christopher Montague, *The Battle of Navarino*, Londres, Hodder and Stoughton, 1965.
[23] Tzonis, Alexander et Rodi, Alcestis P., *Greece : Modern Architectures in History*, Londres, Reaktion Books, 2013, chap. 1. Cf. également : Tsiomis, Yannis, *Athènes à soi-même étrangère, Naissance d'une capitale néoclassique*, Marseille, Parenthèses, 2017.

Liane Lefaivre Alexander Tzonis /Architecture et régionalisme face à la mondialisation / ISBN 978-2-86364-462-1
www.editionsparentheses.com

commanditaires publics ou privés, ceux-ci choisirent comme style de ce nouvel État l'architecture classique qu'ils jugèrent à la fois régionale et spécifique puisqu'elle remontait à l'Acropole d'Athènes. Pour eux, la Grèce de l'époque réincarnait la Grèce antique.

Cette croyance avait de nombreux partisans. Comme l'écrivit Pouchkine à propos de la révolution grecque :

> La liberté juvénile est apparue,
> [...] sur la tombe de Périclès ;
> Et les marbres sacrés d'Athènes [24].

L'establishment conservateur grec poussa cette idée à l'extrême et imposa au nouvel État une langue « artificielle », pseudo-attique, la *katharévousa*, qui avait peu en commun avec la langue parlée par les Grecs. Ce n'est qu'à regret qu'Otton, avec le temps, se vit forcé d'accepter une Constitution et un parlement qui ouvrirent progressivement les emplois publics aux Grecs de naissance [25].

Vers la fin du XIXe siècle, un mouvement régionaliste et populiste, délaissant l'héritage classique au profit de la culture et de la langue populaires contemporaines, se développa en Grèce avec des romanciers comme Constantin Theotokis et Alexandre Papadiamándis, parmi bien d'autres grands auteurs. Les architectes, tout comme les artistes et les écrivains, revinrent aux sources du vernaculaire, tendance qui atteindra son apogée au XXe siècle [26].

Les Balkans

Pouchkine, fervent philhellène et partisan de la révolution grecque, s'était érigé en défenseur de tous les mouvements de libération régionalistes post-napoléoniens. Dans *Eugène Onéguine*, il s'enthousiasmait de ce que « les Grecs, les Roumains, les Serbes, les Bulgares et les Albanais », dotés de « toutes les armes disponibles dans les montagnes et sur les rives du Danube [...], se révoltent ».

Ainsi avertissait-il les régimes conservateurs :

> Votre trône ! Tremblez, ô tyrans du monde ! Et vous, esclaves inébranlables, [...] révoltez-vous !

Dans la période post-napoléonienne, la région des Balkans sous domination ottomane comprenait la Bulgarie, la Serbie et la Roumanie actuelles. L'architecture qui y incarnait les aspirations nationalistes à la fin du siècle

[24] Pouchkine, Alexandre, « Tyrteaus, Byron and Righas », traduit et cité in Farsolas, Demetrios J., « Alexander Pushkin : His Attitude toward the Greek Revolution 1821-1829 », *Balkan Studies*, vol. 12, nº 1, 1971, p. 57-80.
[25] Tzonis, Alexander et Rodi, Alcestis P., *op. cit.*, p. 22-23.
[26] Cf. chapitre 11, « La réponse du régionalisme critique à la dérégionalisation mondiale », *infra*, p. 255.



Palais Raichl, Subotica, Serbie (1903). Ferenc Raichl, architecte.

Liane Lefaivre Alexander Tzonis / Architecture et régionalisme face à la mondialisation / ISBN 978-2-86364-462-1
www.editionsparentheses.com

quotidien, De Carlo contribua, avec d'autres, à redéfinir le rôle du régionalisme dans l'architecture de l'après-guerre.

Le projet de Giancarlo De Carlo inaugurait une nouvelle voie parmi les nombreux courants régionalistes qu'avait connus l'Italie. Durant le XIXe siècle post-napoléonien, nous l'avons vu, le régionalisme avait joué un rôle central dans le développement de l'architecture en Europe et avait constitué une inspiration essentielle pour le nationalisme montant. En Italie, durant la première partie du XXe siècle, une version national-fasciste du régionalisme fut la pierre de voûte de la machine propagandiste de Mussolini. Contrairement au régionalisme national-socialiste allemand, celui de Mussolini était « caméléonesque » et opportuniste, présentant même parfois un profil pro-moderniste. Ainsi, le régionalisme architectural italien prit différentes formes.

Il se caractérisa, d'une part, par le *mediterranismo*, incarné par la Casa Malaparte d'Adalberto Libera (1937-1942), conçue pour l'écrivain Curzio Malaparte. Située à Punta Massullo, sur l'île de Capri, la maison surplombait le golfe de Salerne, exprimant magistralement l'hédonisme méditerranéen de la vie en plein air par sa sensibilité à la topographie.

Le style alpin forma une deuxième tendance, représentée par Carlo Mollino, qui avait relevé et dessiné un grand nombre de bâtiments ruraux du Val d'Aoste [11]. Dans les années 1930 puis après-guerre, il réalisa des projets dans les Alpes, associant le bois de construction traditionnel et le béton armé [12].

Un troisième courant, connu sous le nom d'*italianità*, qui inspira notamment la Casa del Fascio à Côme (1932) de Giuseppe Terragni, réalisa une synthèse des éléments formalistes de l'architecture moderne de l'époque avec une monumentalité néoromaine grandiose, un idiome qui fut applaudi tout particulièrement par le régime fasciste.

Une quatrième approche, plus modeste, considérait le vernaculaire comme l'expression d'une culture authentique, longtemps réprimée, émanant du peuple et destinée au peuple. L'architecte Bernard Rudofsky, que nous avons déjà évoqué, comptait parmi les partisans de ce mouvement populiste-régionaliste, marginal mais important. Bien que Viennois, il avait étudié et documenté l'architecture vernaculaire des îles grecques et italiennes, et exercé brièvement comme architecte en Italie dans les années 1930 [13]. Mais le principal représentant de ce courant fut Giuseppe Pagano. Membre actif du parti fasciste au début de sa carrière, il fut déçu par Mussolini et publia, avec Guarniero Daniel, *Architettura rurale italiana* en 1936, ouvrage associé

[11] De Rossi, Antonio et Dini, Roberto, *La Montagna di Carlo Mollino*, Milan, Hoepli, 2023.
[12] Reichlin, Bruno et Stiller, Adolphe (Hrsg.), *Carlo Mollino baut in den Bergen*, Bâle, Architekturmuseum, 1991.
[13] Bocco Guarnieri, Andrea, *Bernard Rudofsky : A Humane Designer*, Vienne, Springer-Verlag, 2003.





Immeuble de logements à Matera, Italie (1954-1957). Giancarlo De Carlo, architecte.

Tour Velasca, Milan, Italie (1950-1958). BBPR, avec Ernesto Nathan Rogers, architectes.

Liane Lefaivre Alexander Tzonis / Architecture et régionalisme face à la mondialisation / ISBN 978-2-86364-462-1
www.editionsparentheses.com





Casa Malaparte, sur l'île de Capri (1937-1942). Adalberto Libera, architecte.

Couverture de *Architettura rurale italiana* de Giuseppe Pagano et Guarniero Daniel (Milan, 1936).

à une exposition éponyme [14]. Dans cet ouvrage, les deux auteurs, réagissant au classicisme historiciste grandiloquent imposé par les responsables du parti, documentèrent l'architecture traditionnelle des villages perchés des montagnes et des villages côtiers italiens, à une époque où leurs habitants, paysans et pêcheurs, étaient enrôlés dans une armée devenue de plus en plus mégalomane à la suite de l'accord de l'Axe entre Mussolini et Hitler et de l'invasion brutale de l'Éthiopie par le Duce. Critiquant la Casa del Fascio, Pagano déclara qu'il préférait que les architectes italiens trouvent « la fierté dans la modestie » plutôt que dans une « sensibilité aristocratique et excentrique [15] ».

Cette dernière conception du régionalisme se retrouve dans les logements d'après-guerre de l'INA-Casa, conçus par l'architecte Ludovico Quaroni à La Martella, près de Matera, dans le Sud de l'Italie, programme soutenu en 1949 par le Plan Marshall dans le cadre de la reconstruction de l'Europe. Elle inspira également le premier projet de Giancarlo De Carlo à Spine Bianche, près de Matera (1954-1957). Il s'agissait de contrer l'*italianità* monumentaliste fasciste en favorisant un retour à la « réalité » quotidienne des besoins et des aspirations de la population ignorée et appauvrie des régions dévastées par la guerre [16]. Cette attention au quotidien s'inscrivait également dans une démarche régionaliste. Les dessins de Quaroni pour le projet de La Martella présentent une image de la vie et de l'espace ruraux qui rappelerait presque la vision franquiste des *regiones devastadas*, restaurées et livrées à un retour au pastoralisme dominé par l'Église.

Mis à part le travail de Giancarlo De Carlo pour Matera, le deuxième projet italien débattu lors de la réunion du Ciam en 1959 présentait un régionalisme plus audacieux et novateur : la tour Velasca (1950-1958) d'Ernesto Nathan Rogers [17]. En opposition frappante avec la monumentale tour Pirelli construite à Milan par Gio Ponti (1956-1958), la tour de Rogers (et de son agence BBPR) cherchait à intégrer des caractéristiques stylistiques milanaises traditionnelles, ce qui, malgré l'incongruité de faire appel au vernaculaire à l'échelle d'un gratte-ciel, suscita l'exclamation d'Alvar Aalto : « Elle est très milanaise ! » Rogers, que Gerhard Kallmann cite, « jugeait nécessaire » que son « gratte-ciel en plein centre de Milan, [près de] la cathédrale [...][respire] l'atmosphère de l'endroit [...]. L'attitude des pères de l'architecture moderne était antihistorique. Mais [...] il était nécessaire que la première prémisse de notre culture soit une nouvelle attitude envers l'histoire [18]. » Cette nouvelle

[14] Pagano, Giuseppe et Daniel, Guarniero, *Architettura rurale italiana*, Milan, Ulrico Hoepli, 1936. Cf. aussi : Sabatino, Michelangelo, *Pride in Modesty*, Toronto, University of Toronto Press, 2010, p. 156.
[15] *Ibid.*, p. 162.
[16] Un programme partagé par un grand nombre d'intellectuels italiens, notamment dans les domaines de la littérature et du cinéma, et qui prit le nom de « néoréalisme ».
[17] Sabatino, Michelangelo, *op. cit.*, p. 92-97.
[18] Rogers, Ernesto Nathan, « Continuità o crisi ? », *Casabella-Continuità*, nº 215, avril-mai 1957, p. 3-4.

Liane Lefaivre Alexander Tzonis / Architecture et régionalisme face à la mondialisation / ISBN 978-2-86364-462-1
www.editionsparentheses.com

attitude, Rogers l'appela *continuità*. Kallmann écrivit encore à son sujet que « ce n'est pas une structure autosuffisante qui pourrait être située n'importe où, mais plutôt un essai courageux dans l'art négligé d'intégrer l'architecture moderne dans une continuité historique [19] ».

À Otterlo, le Japonais Kenzō Tange présenta lui aussi un projet d'immeuble de grande hauteur, la préfecture de Kagawa, qui, pour leur rendre hommage, traduisait en béton armé les techniques traditionnelles japonaises de construction en bois. Bien que Rogers ait accueilli favorablement son projet de préfecture, Tange resta prudent. « Je ne peux pas accepter le concept de régionalisme total », affirma-t-il, ajoutant que « la tradition peut être développée en remettant en question ses propres lacunes, et il en va de même du régionalisme ». Il s'agissait là d'un exemple de régionalisme critique : une approche qui s'auto-examine et se remet en question.

Parmi les participants à la réunion d'Otterlo figuraient également George Candilis, Alexis Josic et Shadrach Woods, cofondateurs du Team X, tous anciens collaborateurs de Le Corbusier lors de la conception et de la construction de l'Unité d'habitation de Marseille (1947-1952), c'est-à-dire au début des Trente Glorieuses. Peut-être en raison de la forte influence du régime de Vichy durant la guerre, il n'y avait alors pas de mouvement régionaliste structuré en France. C'est principalement à l'étranger que ces architectes explorèrent ses possibilités. En 1949, Candilis, Josic et Woods fondèrent une agence indépendante à Paris pour concevoir des logements destinés au « plus grand nombre » en Afrique du Nord, dans un environnement au fort caractère régionaliste, rejetant le pastiche et réutilisant le vernaculaire de manière plus créative. Avec l'Atbat-Afrique (acronyme d'Atelier des bâtisseurs, fondé en 1947 notamment par Le Corbusier), ils conçurent les « Nids d'abeille » à Casablanca, dans le quartier des Carrières centrales, en 1951-1952.

Malheureusement, ce qui fonctionnait à l'échelle du bâtiment échoua à l'échelle de l'urbanisme. En essayant d'adapter leurs projets au microclimat local et aux particularités de la vie dans les bidonvilles, l'Atbat développa, dans les Nids d'abeilles, un nouveau type de logement, en intégrant la petite cour intérieure de la casbah, conçue comme un « balcon fermé en l'air », au prototype de logement en dalles industrialisées promu par le Ciam d'avant-guerre. Malgré toutes leurs bonnes intentions, l'expérience échoua en raison de leur méconnaissance de l'environnement et de la culture régionale.

[19] Rogers, Ernesto Nathan, « Le responsabilità verso la tradizione », *Casabella-Continuità*, a. XVIII, nº 202, août-septembre 1954, p. 1-3 et « Le preesistenze ambientali e i temi pratici contemporanei », *Casabella-Continuità*, XIX, nº 204, février-mars 1955, p. 3-6. Kallmann, Gerhard, « Modern Tower in Old Milan », *Architectural Forum*, nº 2, février 1958, p. 109-111.



Bâtiment de la préfecture de Kagawa, Japon (1955-1958).
Kenzō Tange, architecte.

Liane Lefaivre Alexander Tzonis / Architecture et régionalisme face à la mondialisation / ISBN 978-2-86364-462-1
www.editionsparentheses.com

Liane Lefaivre Alexander Tzonis /Architecture et régionalisme face à la mondialisation / ISBN 978-2-86364-462-1



Immeuble « Nid d'abeille », quartier des Carrières centrales à Casablanca, Maroc (1952-1953). Georges Candilis et Shadrach Woods, architectes.

Dans un projet ultérieur, le plan de Fort-Lamy, au Tchad, en 1962, Woods et ses collègues de l'Atbat partirent d'une position critique vis-à-vis de l'ancienne interprétation coloniale du régionalisme [20] de l'époque de Lyautey, de l'architecture sculpturale et photogénique de Jean-François Zevaco [21] — notamment le Centre de rééducation de Tit Mellil (1960) et la station-service de Marrakech (1958) — ainsi que des mégastructures telles que « Climat de France », de Fernand Pouillon, à Alger (1954-1957).

Inspiré par les écrits de Paul-Henry Chombart de Lauwe soulignant l'importance de la circulation piétonne dans « l'écologie de la ville », Woods conçut deux structures spatiales destinées à favoriser les échanges sociaux. L'une était le *stem* (« tige »), l'autre le *web* (« réseau »). Leur but était de constituer une trame le long de laquelle seraient disposés les différents bâtiments d'un grand ensemble, afin de préserver la vie communautaire [22].

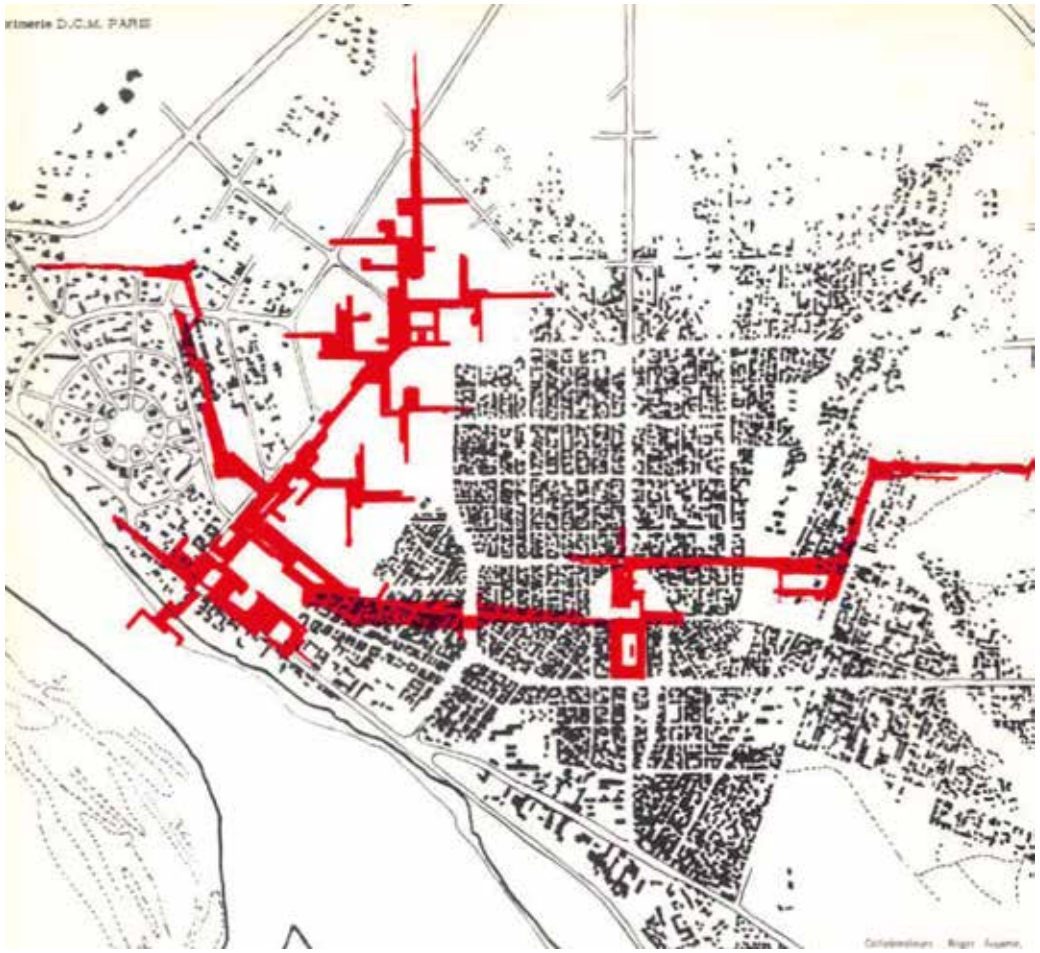
Le plan de Fort-Lamy constitua le premier champ d'expérimentation de la « théorie de la tige », visant à mêler un quartier colonial européen et la dense casbah africaine afin d'encourager le dialogue entre les deux populations. Il fut suivi d'un second laboratoire, cette fois en France : la Zup (Zone à urbaniser en priorité) de Toulouse-Le Mirail (1966-1972). Les deux projets échouèrent en grande partie en raison de l'approche simpliste et unidimensionnelle de Woods, qui ne prenait pas suffisamment en compte le large éventail de facteurs nécessaires à la création d'un milieu propice aux rapports sociaux.

Les idées de Woods connurent un succès aussi inattendu que gênant, à Paris, au début des années soixante, alors que Le Corbusier avait été sollicité pour concevoir un hôpital à Venise. Bien qu'il fût sans conteste la plus grande star de l'époque, Le Corbusier était à la recherche d'une approche régionaliste plus réfléchie. Il avait licencié peu de temps auparavant ses talentueux collaborateurs, dont Woods. Néanmoins, celui-ci venait d'élaborer, avec Candilis, Josic et Scheidhelm, une proposition d'aménagement du centre de Francfort, fondée non sur la tige, mais sur le réseau, qu'il soumit au Maître afin de recueillir son avis. Le Corbusier lui répondit qu'il souhaitait l'étudier de près et lui demanda s'il pouvait la conserver quelques jours. Lors de leur second rendez-vous, Le Corbusier s'était déjà approprié l'idée de Woods, dont il s'inspira pour sa propre conception de l'hôpital de Venise [23].

[20] Cf. chapitre 9, « Régionalisme mondial *vs* Style international : le rôle de Lewis Mumford », *supra*, p. 203.
[21] Jean-François Zevaco (Casablanca, 1916-2003) est l'une des figures majeures de l'architecture moderne au Maroc. Formé à l'École des beaux-arts de Paris, il reçoit en 1980 le prix Aga Khan d'architecture.
[22] Dans *Carré bleu* (nº 3, 1961), revue à faible tirage fondée par André Schimmerling, disciple de Patrick Geddes, qui diffusa les nouvelles idées antiformalistes des architectes de la « génération de 1956 ». L'ensemble de la collection est accessible en ligne.

www.editionsparentheses.com

Liane Lefaivre Alexander Tzonis / Architecture et régionalisme face à la mondialisation / ISBN 978-2-86364-462-1
www.editionsparentheses.com



Extension urbaine du quartier de la Cuvette Saint-Martin à Fort-Lamy, Tchad (1962). Candilis-Josic-Woods, architectes.

LE RÉGIONALISME AMÉRICAIN

La réunion d'Otterlo, à l'instigation du Team X, fut un épisode parmi d'autres de l'essor du régionalisme. À l'instar de leurs homologues européens, les architectes américains, tels qu'Edward Larrabee Barnes et Charles Moore, se rebellèrent contre la monumentalité, et Barnes, en particulier, se tourna vers les architectures vernaculaires de la Nouvelle-Angleterre [24]. Lors d'une conférence à Yale, en mars 1964, il plaida en faveur d'une « architecture en harmonie avec son environnement », impliquant « la couleur, l'échelle et l'ambiance », et selon laquelle chaque bâtiment « fait partie d'un processus, et non d'un monde en soi ». À titre d'exemple, il présenta la Haystack Mountain School of Arts and Crafts, à Deer Isle, dans l'État du Maine (1959-1961), ensemble de petits bâtiments, sorte de « village de pêcheurs du Maine », composé de cottages en bardeaux reliés par un système de terrasses en bois offrant une vue spectaculaire sur l'océan. Ses volumes simples, semblables à ceux d'une ferme yankee aux toits inclinés, s'inscrivaient dans leur environnement, mais invitaient également le spectateur à réfléchir à la valeur d'une communauté en symbiose avec la nature, au sens mumfordien du terme.

Plus qu'un établissement d'enseignement, la Haystack Mountain School of Arts and Crafts était une communauté dans la tradition des écoles d'artistes progressistes, dont le but, selon les mots de Percival et Paul Goodman, était « d'irradier la société avec des gens qui ont été profondément touchés par l'intensité de la vie communautaire [25] ».

Quant au projet Sea Ranch (1963-1965), à Big Sur, en Californie, réalisé par Moore, Lyndon, Turnbull et Whitaker (MLTW), en collaboration avec le paysagiste Lawrence Halprin, il incarnait le sublime « caractère indigène » du site, les maisons s'élevant doucement de la prairie pour rencontrer des haies servant de brise-vent, pratique courante pour les granges et les bergeries de la région. Pour reprendre les mots de Halprin, Sea Ranch devint « un lieu où la nature sauvage et l'habitation humaine pourraient interagir » en formant une « symbiose [26] ».

[23] Un ensemble complet de dix-sept de ces plans, provenant des archives Tzonis-Lefaivre, a été donné à l'université Clemson à l'occasion du centenaire de son école d'architecture, placé sous le thème du régionalisme aujourd'hui.
[24] Tzonis, Alexander, Lefaivre, Liane et Diamond, Richard, *Architecture in North America since 1960*, Londres, Thames & Hudson, 1995.
[25] Goodman, Percival et Goodman, Paul, *Communitas : Means of Livelihood and Ways of Life*, Chicago, University of Chicago Press, 1947.
[26] Le film de Michelangelo Antonioni, *Zabriskie Point* (Metro Goldwin Mayer, 1970), est un hommage au mouvement de la contre-culture californienne, mettant en vedette la fille de Lawrence Halprin, Daria.

Liane Lefaivre Alexander Tzonis /Architecture et régionalisme face à la mondialisation / ISBN 978-2-86364-462-1
www.editionsparentheses.com







Haystack Mountain School of Crafts, Deer Isle, Maine, États-Unis (1959-1961). Edward Larrabee Barnes, architecte.

The Sea Ranch, comté de Sonoma, Californie, États-Unis (1963-1965). MLTW, architectes, et Lawrence Halprin, architecte paysagiste.

PIKIONIS ET LA GRÈCE

Depuis la création de la nouvelle nation hellénique au début du XIXe siècle, le régionalisme s'est toujours trouvé au cœur de sa culture. Nous avons vu comment l'architecture néoclassique, conçue par des architectes allemands, autrichiens et danois, servit à légitimer le règne d'un roi bavarois. Face à cette ambiguïté, un mouvement davantage tourné vers ce qui était ressenti comme la véritable grécité (*hellenikotis* en grec) de la langue vernaculaire et de la culture populaire commença à animer les écrivains et artistes grecs, à commencer par les romanciers Constantin Theotokis et Alexandros Papadiamándis, ainsi que le peintre Theophilos Hadzimichail [27].

Cette tendance à revendiquer la grécité ne fit que s'accentuer avec l'arrivée en Grèce d'un million et demi de réfugiés, démunis, sans-abri, expulsés de Turquie en 1923, parmi lesquels se trouvaient l'écrivain Stratis Doukas ainsi que les peintres Fotis Kondoglou et Spiros Papaloukas, qui deviendront les chefs de file d'un renouvellement du régionalisme durant les années 1930. Mais c'est après la Seconde Guerre mondiale, alors que planait la menace d'un aplatissement de la culture grecque sous l'effet d'une modernisation aussi brutale que dévastatrice, mal maîtrisée par des élites dirigeantes laxistes, dont l'emblème fut l'hôtel Hilton d'Athènes, achevé en 1963 [28], que le régionalisme connut un essor sans précédent avec, notamment, les compositeurs Mikis Theodorakis, Manos Hadzidakis et Nikos Skalkotas, les poètes Yannis Ritsos, Giorgos Seferis et Odysseas Elitis, les peintres Diamantis Diamantopoulos, Pavlos Pantelakis, Nikos Hadjikyriakos-Ghika et Yannis Tsarouchis, les cinéastes Michalis Cacoyannis et Theo Angelopoulos, ainsi que les comédiennes Irini Pappas et Melina Mercouri. C'est Dimitris Pikionis qui, le premier, réussit à traduire cette tendance en architecture.

Pikionis, né en 1887, appartenait à la génération des intellectuels grecs des années 1930. En rentrant de ses études à Munich et à Paris au début du XXe siècle, il devint rapidement l'un des défenseurs les plus fervents de la grécité dans tous les domaines. Jeune architecte, il se passionna pour l'architecture populaire grecque. Il se consacra à son étude approfondie et l'intégra dans ses premiers projets. Ce qui le distingue par-dessus tout, cependant, est son attachement à la terre même de la Grèce. La beauté de ce paysage, encore vierge et mythopoïétique à l'époque de son enfance, qu'il passa au bord de la mer, au Pirée, l'obséda tout au long de sa vie. La mémoire de ses promenades le long des sentiers, vestiges de l'Antiquité, sillonnant encore la campagne, est justement à l'origine de son manifeste polémique de 1933.

[27] Cf. Tzonis, Alexander et Rodi, Alcestis P., *Greece*, Londres, Reaktion Books, 2013 ; Svoronos, Nicolas, *Histoire de la Grèce moderne*, Paris, Presses universitaires de France, 1953 ; et Tsiomis, Yannis, *Athènes à soi-même étrangère*, Marseille, Parenthèses, 2017.
[28] Tzonis, Alexander et Rodi, Alcestis P., *op. cit.*

Liane Lefaivre Alexander Tzonis / Architecture et régionalisme face à la mondialisation / ISBN 978-2-86364-462-1
www.editionsparentheses.com





Campus de l'Union hébraïque, Jérusalem, Israël (1976-2001). Moshe Safdie, architecte.

indépendance officielle, et jusqu'à la fin du XXe siècle, étaient des régionalistes critiques. Parmi les invités, on compte Oscar Niemeyer, qui conçut l'université de Haïfa, projet novateur, mais demeuré à bien des égards inachevé. Le paysagiste californien Lawrence Halprin conçut avec l'Israélien Shlomo Aronson la promenade Haas, sur les hauteurs dominant Jérusalem (1987), un parcours paysager offrant un merveilleux spectacle panoramique sur la ville, qui conservait alors un caractère méditerranéen traditionnel, très différent de celui d'aujourd'hui.

Parmi les projets d'architectes israéliens postérieurs à 1948, on peut citer le musée d'Israël, d'Al Mansfeld et Dora Gad (1959-1965), à Jérusalem, dont la masse et la configuration s'inspirent des villages arabes de la région.

Parmi les projets plus récents, nous pensons à la restauration de la ville croisée d'Acre, devenue une ville mixte juive, chrétienne et arabe, par Arie Rahamimoff (1993-2000) dans une perspective de coexistence entre les différentes communautés, ou encore au campus de l'université de l'Union hébraïque de Moshe Safdie (1976-2001) [84]. Ce dernier, consacré à l'enseignement religieux, est situé juste à l'extérieur des murs de la vieille ville de Jérusalem. Le climat se prêtait à l'aménagement de « salles » extérieures avec jardins, destinées à l'étude, à l'enseignement et à la méditation des étudiants. Ces salles forment un parterre surmonté d'un réseau de passerelles, également à ciel ouvert, mais cette fois accessibles aux passants extérieurs à l'université. Par ce dispositif, l'édifice devient une version microcosmique de la ville, articulant sa propre communauté à la vie urbaine quotidienne.

Les réalisations les plus singulières de l'architecture régionaliste en Israël cherchèrent à intégrer la construction, les œuvres d'art et le paysage, formant un ensemble d'espaces publics fortement chargés de mémoire, comme la place Blanche (Kikar Levana) de Dani Karavan (1976-1988), dans le parc Edith-Wolfson à Tel-Aviv, ou le programme de sculpture publique de Jérusalem, placé sous la direction artistique de Michael Levin et inspiré par Teddy Kollek, maire de la ville entre 1965 et 1993, qui réunit des œuvres de Max Bill, Niki de Saint Phalle, Alexander Calder, Mathias Goeritz et James Turrell.

Mais le projet le plus abouti de cette démarche reste le complexe de Yad Vashem, mémorial aux victimes de la Shoah, qui comprend notamment le Musée de l'histoire de la Shoah (2005) et le Mémorial des enfants (1995) de Moshe Safdie, ainsi que la Vallée des Communautés détruites, de Lipa Yahalom et Dan Tzur (1992).

84 Orgel, Anna et Tzonis, Alexander (dir.), *Architecture en Israël, 1948-1998*, *Le Carré Bleu*, nº 3-4, 1999 [en ligne].





Mémorial du tremblement de terre du 12 mai 2008, Chengdu, Chine (2009). Liu Jiakun, architecte.

Hôtel Alila Yangshuo, Yangshuo, Guangxi, Chine (2017). Dong Gong, architecte principal, Vector Architects.

Le projet d'un autre architecte de Hong Kong, Gary Chang, a pour but de préserver ce qu'on pourrait appeler, pour employer un néologisme, une certaine « hong kongnité [16] ». Il s'agit d'un appartement dans un immeuble de logements sociaux de haute densité, typique de Hong Kong, construit dans les années soixante. Comme la plupart des habitants de cette ville parmi les plus densément peuplées du monde, Chang a grandi dans un appartement d'une seule pièce de 32 m² avec ses deux parents, ses trois sœurs et un sous-locataire. Resté profondément attaché à ce mode de vie nourri de la tradition de liens familiaux étroits et du sentiment que le domaine domestique fait partie du grand chez-soi collectif de la ville, il a pu acheter l'appartement de sa jeunesse en 1988, qu'il a adapté au fil des années à la croissance économique fulgurante de Hong Kong. C'est dans cet esprit d'adaptation qu'il a inventé en 2007, ce qu'il appelle le « transformateur domestique », un système de cloisons mobiles suspendues à des rails au plafond. Chacune des cloisons abrite des équipements haut de gamme : un lit dépliant, des étagères, un lavabo, une machine à laver, un réfrigérateur, ou des plaques de cuisson. Faites sur mesure, ces cloisons se replient contre les murs, laissant un espace vide au milieu. C'est par de simples mouvements de cloisons que l'espace devient infiniment remaniable et multifonctionnel. Selon les besoins, comme par magie, l'appartement devient une spacieuse salle de réception, un salon plus intime, une salle de bain, une douche, une cuisine, une salle à manger, une chambre à coucher, une bibliothèque, un boudoir, un placard, des tiroirs, une buanderie, un bureau, ou encore un banc servant d'observatoire du va-et-vient de la vie urbaine [17].

Chang a participé à la Biennale d'architecture de Venise en 2000, organisée par Massimiliano Fuksas et intitulée « Less Aesthetics, More Ethics », avec une installation grandeur nature reproduisant les cages en maille de fer, à peine plus grandes qu'un lit, dans lesquelles vivent certains des habitants les plus pauvres et marginalisés de la ville, exclus et oubliés dans les bas-fonds de la mégalopole, signe d'une dégradation de la solidarité urbaine qu'il avait connue dans sa jeunesse.

Plusieurs projets régionalistes critiques plus modestes montrent comment employer efficacement des matériaux de construction simples et disponibles sur place, mais peu à peu entrés en désuétude, permettant de réduire les consommations d'énergie et d'eau. Dans leur réalisme « pragmatique », ces réalisations rappellent le chef-d'œuvre de la maison et de l'atelier de Charles et Ray Eames à Pacific Palisades, en Californie (1949). On trouve cette même approche dans le siège social de Total Énergie, réalisé en 1999

[16] Tzonis, Alexander, « Regionalized Place in a Globalized World », in Gary Chang, *My 32 m² : A 30-Year Transformation*, Hong Kong, MCCM Creations, 2008.
[17] Cf. Gary Chang, *My 32 m² : A 30-Year Transformation*, présentation vidéo, « Gary Chang : Space Should Be Liberating », *STIRworld* [en ligne].

Liane Lefaivre Alexander Tzonis / Architecture et régionalisme face à la mondialisation / ISBN 978-2-86364-462-1
www.editionsparentheses.com

à La Tour-de-Salvagny, près de Lyon, par Jacques Ferrier et Jean-François Irissou, où, « à la recherche de la poésie des choses utiles », pour reprendre les mots de Ferrier, les deux architectes ont utilisé de manière inventive des technologies de pointe tout en s'inspirant de la configuration de « structures fonctionnelles agricoles observées dans le paysage rural français façonné [...] au fil du temps ».

Dans l'éco-hôtel Santulan, édifié en 2019 à Valle de Guadalupe, le cabinet mexicain Jose Antonio de los Santos Bolivar Architects a utilisé des briques rouges « ecoblock » fabriquées sur place à partir d'un mélange de terre locale et d'argile extraite du site, contenant seulement 5 % de ciment, puis comprimées par une presse hydraulique manuelle. Les volumes bâtis ont été, par ailleurs, surélevés, leur base étant revêtue d'une peau d'aluminium, afin d'améliorer la perméabilité du sol et de créer une continuité visuelle avec le terrain [18].

De même, dans le désert californien, près du parc national de Joshua Tree, dans un projet d'hébergement touristique réalisé en 2018 — les « Folly » —, Malek Alqadi et Hillary Flur de Cohesion Studio ont habillé les toits à pignon et les murs d'une habitation abandonnée avec de l'acier patiné récupéré, et installé des panneaux solaires sur des supports distincts de la structure principale. Cela permet de conserver la morphologie typique de la ferme régionale tout en assurant le bon fonctionnement des panneaux solaires.

Signal Architecture + Research a été chargé de concevoir le « Cottonwood Canyon Experience Center », réalisé en 2018 dans le Cottonwood Canyon State Park (créé en 2013 dans l'État de l'Oregon), un ensemble polyvalent consacré à des activités de sensibilisation et de formation destinées à la communauté locale. Les architectes ont utilisé des moyens de construction modestes et sans prétention, invitant les visiteurs à apprécier avant tout le « paysage accidenté et magnifique », riche d'une faune variée, mais également très fragile.

Au Vietnam, les House for Trees (2014), conçues par l'architecte Võ Trong Nghia à Hô Chi Minh-Ville, dans le quartier de Tân Bình, constituent un autre exemple d'habitat urbain dense. En choisissant des matériaux et des végétaux locaux, en tenant compte des potentiels et des contraintes de la région et en s'inspirant des besoins et des aspirations de ses habitants, les architectes ont créé un type de bâtiment original. Le rez-de-chaussée est occupé par des pièces à usage commun, notamment une bibliothèque, une salle à manger et une cuisine, regroupées autour d'espaces ouverts destinés à des usages privés ou collectifs. L'étage supérieur abrite des chambres et des salles de bain. Un « parasol » d'arbres tropicaux pousse sur les toits des maisons, d'où le nom du projet, « maisons pour les arbres ».

[18] Brillon, James, « Mirrored Bottoms », *Dezeen*, 12 octobre 2019.

Liane Lefaivre Alexander Tzonis / Architecture et régionalisme face à la mondialisation / ISBN 978-2-86364-462-1
www.editionsparentheses.com





Éco-hôtel Santulan, Valle de Guadalupe, Basse-Californie, Mexique (2019). José Antonio de los Santos Bolivar, architecte.

« Folly », petit ensemble d'hébergement touristique à Joshua Tree, Californie, États-Unis (2018). Malek Alqadi, architecte, avec Hillary Flur, Cohesion Studio.

Liane Lefaivre Alexander Tzonis / Architecture et régionalisme face à la mondialisation / ISBN 978-2-86364-462-1
www.editionsparentheses.com





Cottonwood Canyon Experience Center, Cottonwood Canyon State Park, Oregon, États-Unis (2018). Signal Architecture + Research, architectes.

House for Trees, Hô Chi Minh-Ville, Vietnam (2014). Võ Trong Nghia, architecte.

Les travaux dont il a été question ci-dessus sont pour la plupart des édifices individuels de petite ou moyenne dimension. Pourtant, comme l'ont souligné les géographes-urbanistes dont nous avons parlé précédemment, et comme nous l'avons rappelé à plusieurs reprises, le régionalisme critique constitue aussi une approche de la conception environnementale à plus grande échelle.

Travaillant à la rénovation d'un quartier de *hutongs* à Pékin en 2020, Zhang Ke ne se limitait pas à la conservation et à l'adaptation au monde moderne de l'architecture traditionnelle, mais s'attachait également à tirer les leçons de l'articulation entre espaces collectifs et vie privée dans le *hutong*, mariant un tissu de petites « cours cellulaires » privées avec des ruelles étroites, pour nourrir la conception de nouveaux projets de logement.

L'échelle urbaine a également été abordée dans un projet à Singapour. La VivoCity de 2006, le plus grand centre commercial de Singapour, situé dans le quartier HarbourFront de Bukit Merah et conçu par l'architecte japonais Toyo Ito, est assez peu orthodoxe pour un projet régionaliste, et pourtant il en est un. Ni sa technologie ni sa forme ne se rapportent à la région de manière « pittoresque ». C'est plutôt son adaptation réussie au mode de vie de la ville tropicale qui est intéressante, à travers les nombreux cheminements permettant de se promener au bord de l'eau et la création d'un espace public sur le toit, accessible à tous et ouvrant sur le spectacle fascinant du trafic portuaire ininterrompu.

Le gigantesque Shui Chuen O est un des rares exemples de logement social dans le monde du régionalisme critique. Éco-sentiers, passerelles, escalators, rampes, tours d'ascenseur et sentiers de randonnée au sein de la nature verdoyante font partie de ce programme constitué de 18 tours résidentielles, réalisé par phases entre 2015 et 2016. Construit sur les pentes raides et boisées des Nouveaux Territoires de l'est de Hong Kong par un groupe d'architectes de l'administration publique du logement de Hong Kong, cet ensemble de tours est conçu de manière à optimiser la ventilation naturelle grâce à trois grands corridors de ventilation et à assurer aux habitants des plus de 11 000 appartements une vue sur la spectaculaire nature tropicale environnante. Le complexe a également accordé une place importante aux espaces végétalisés et à la préservation du paysage existant, notamment des ruisseaux et des arbres d'origine. Parmi les aménagements naturels, des terrasses pour admirer le lever du soleil et observer les oiseaux ont été créées.

De la même façon, les planificateurs, les écologistes et les architectes de Singapour se sont intéressés au développement de lieux répondant aux besoins spécifiques des enfants et des personnes âgées. C'est le cas du projet à la fois très urbain et très « régionaliste vert » de Kampung Admiralty, réalisé par l'agence WOHA en 2018, un nouveau complexe multifonctionnel pour les seniors. Il optimise l'utilisation du sol en regroupant « sous un même toit » une variété d'équipements essentiels. À l'instar des logements sociaux

Liane Lefaivre Alexander Tzonis / Architecture et régionalisme face à la mondialisation / ISBN 978-2-86364-462-1
www.editionsparentheses.com







Centre commercial VivoCity, HarbourFront, Bukit Merah, Singapour (2006). Toyo Ito, architecte.

Programme de logements sociaux Shui Chuen O, Sha Tin, Nouveaux Territoires, Hong Kong (2015-2016).

Kampung Admiralty, résidence pour seniors, Singapour (2018). Agence d'architecture WOHA.

Shui Chuen O, il s'agit d'un projet urbain d'envergure destiné à abriter une communauté « verte ». Le « vert » dans ce cas n'est pas une simple mise en scène mais un environnement tropical réel, à la fois humain et écologique.

Le Vorarlberg, une petite province alpine de l'Autriche d'environ 2 600 km² et comptant aujourd'hui un peu plus de 400 000 habitants, est un cas exceptionnel. Depuis une trentaine d'années, il attire l'attention des médias du monde entier en raison de sa qualité architecturale. Plusieurs centaines de ses nouvelles constructions du quotidien sont l'œuvre d'architectes qui se sont collectivement engagés à adapter la construction traditionnelle locale en bois à la vie moderne, tirant profit de l'exceptionnel savoir-faire des artisans travaillant le bois dans la région. Parmi ces constructions soignées, pragmatiques, dénuées de tout bling-bling, on trouve des maisons individuelles, des logements sociaux, des supermarchés, des arrêts de bus, des églises, des écoles primaires, des crèches, des musées, des universités, des stations-service, des ponts, des édifices municipaux, des locaux industriels et des gymnases.

Par ailleurs, le Vorarlberg est reconnu pour son développement écoresponsable, particulièrement remarquable à l'échelle d'une région entière. Près de la moitié du territoire autrichien est couverte de forêts, et celles du Vorarlberg fournissent notamment du sapin blanc, de l'épicéa et du mélèze, des bois particulièrement résistants. Cette ressource locale rend les édifices encore plus durables tout en réduisant les coûts de transport. Le Vorarlberg se distingue également par une densité exceptionnellement élevée de maisons passives.

Ce régionalisme bénéficie d'une solidarité sociale, étatique, institutionnelle et industrielle. Depuis 1985, des conseils consultatifs de conception ont servi d'interface dans les grandes municipalités entre les experts, les responsables politiques et le public, tandis que, grâce à d'importantes subventions publiques, certaines municipalités ont pu devenir de véritables commanditaires. De 1985 à 1992, les téléspectateurs de la région ont également pu assister à une émission hebdomadaire sur l'architecture et l'urbanisme. Même les instituteurs ont été formés à sensibiliser leurs élèves à la construction en bois. L'Institut d'architecture du Vorarlberg a été fondé en 1997 et s'est avéré être un lien efficace entre architectes, urbanistes et entrepreneurs, industrie et commerce, sciences et politique. Cette étroite collaboration entre urbanistes et entrepreneurs se manifeste également dans l'association Vorarlberg Timber Construction, qui rassemble les différents acteurs de la filière du bois autour d'exigences de qualité. Le laboratoire de recherche sur l'innovation dans la construction en bois à l'université de technologie de Graz, dans la province de la Styrie, a largement contribué au développement technologique du bois lamellé-croisé, un produit industriel de haute qualité.

Parmi les très nombreux bureaux d'architectes actifs dans cette région, mentionnons Bernardo Bader, Baumschlager Eberle Architekten et Cukrowicz Nachbaur Architekten [19].

On termine ce tour d'horizon par l'œuvre à vaste échelle du regretté Yu Kongjian. Fils de paysans d'un village rural de Jinhua, dans la province du Zhejiang, en bordure de la rivière Baisha, avec ses trente-six digues d'irrigation et ses sept étangs, il fit ses études à l'école de foresterie de Pékin, puis intégra la Harvard Graduate School of Design, où il rédigea entre 1992 et 1995 une thèse de doctorat intitulée *Security Patterns in Landscape Planning* (« Les modèles de sécurité dans la planification paysagère »). Après avoir travaillé pendant deux ans au SWA Group, en Californie, il retourna en Chine en 1997, parce que disait-il « nous avons une grave pénurie d'eau et 70 % de nos eaux de surface ont été polluées. Et l'eau souterraine disparaît. Nous sommes à la limite de la survie, car nous ne possédons que 7 % des ressources naturelles mondiales — eau, énergie — tout en représentant 20 % de la population [20]. » Il obtint une chaire à l'université de Pékin, dotée d'un institut et, tout en publiant une dizaine de livres, il fonda une agence qu'il nomma Turenscape — *Tu* signifiant « la terre » et *Ren* « la personne » —, dont le but était d'établir un rapport harmonieux entre la terre et les humains [21].

Aujourd'hui, l'agence Turenscape emploie plus de 500 experts de diverses disciplines : l'architecture, le paysagisme, l'urbanisme, les sciences de l'environnement et l'ingénierie écologique. À ce jour, Yu et ses collègues ont planifié et réalisé plus de 1 000 projets dans 250 villes.

Dans un entretien avec le critique et éditeur William S. Saunders, Yu a déclaré qu'il était partisan du retour au « vernaculaire », c'est-à-dire aux pratiques de la Chine millénaire — agriculture en terrasses, digues et réservoirs. Ce faisant, il a ouvert « la voie vers l'ingénierie moderne pour la sagesse écologique traditionnelle » en intégrant ces pratiques traditionnelles aux méthodes modernes de modélisation, d'évaluation de la performance et d'intégration modulaire. Autrement dit, il a retenu les propriétés du système traditionnel tout en gagnant en efficacité [22].

Le résultat de ses recherches passe par la conception de « villes éponges », dont le but est l'absorption des eaux pluviales plutôt que leur rejet, en s'appuyant sur la restauration des sols perméables et la création de parcs et d'espaces ouverts dans la nature.

[19] Gauzin-Müller, Dominique, *L'Architecture écologique du Vorarlberg, Un modèle social, économique et culturel*, Paris, Le Moniteur, 2009.
[20] Jakes, Susan, « A Force of Nature », *Time Asia*, 10 avril 2006.
[21] Cf. Turenscape, « About Us » [en ligne].
[22] Yu, Kongjian, « Interview with Yu Kongjian », in Saunders, William S. (ed.), *Designed Ecologies : The Landscape Architecture of Kongjian Yu*, Bâle, Birkhäuser, 2012.





Kinderhaus im Park, crèche à Egg, Vorarlberg, Autriche (2021-2022). Bernardo Bader, architecte.

Seeschanze, ensemble résidentiel dans le quartier Dornier, Lochau, Vorarlberg, Autriche (2012). Baumschlager Eberle Architectes.

Liane Lefaivre Alexander Tzonis / Architecture et régionalisme face à la mondialisation / ISBN 978-2-86364-462-1
www.editionsparentheses.com





Parc du Ruban rouge, Qinhuangdao, Hebei, Chine (2007).
Yu Kongjian, architecte paysagiste.

Selon lui, le paysagisme (*Landscape architecture*) associé au concept de « ville éponge » était devenu un outil de justice sociale et de gestion environnementale.

> Lorsque Olmsted a inventé ce mot (*landscape architecture*) et cette profession, la question majeure était la justice sociale et les besoins récréatifs du peuple américain. Et à l'époque, l'Amérique était en pleine urbanisation. Aujourd'hui, la même chose se produit en Chine, mais plus gravement, plus sévèrement, à cause des problèmes environnementaux [23].

Parmi les premiers projets de ville éponge réalisés par Yu figure celui du chantier naval de Zhongshan (2001), dans la province du Guangdong sur le site d'un chantier des années cinquante qui venait de faire faillite. Selon Yu, ce projet reflétait son « idée de la manière de recycler, d'utiliser et de récupérer les friches urbaines contaminées — pour restaurer l'écosystème. En même temps, le parc conserve la mémoire de la ville et son histoire, même si l'histoire n'a que trente ans, comme celle de ce chantier naval [24]. »

Un autre projet représentatif est celui du parc du Ruban Rouge (2007), situé sur une vaste décharge abandonnée à Qinhuangdao, dans la province du Hebei, au bord de la rivière Tanghe. Après avoir traité le sol marécageux et contrôlé les effets des crues, Yu y a créé un parc fondé sur la biodiversité, où il a installé un ruban rouge en acier d'un demi-kilomètre de long, qui sert de banc et s'illumine de l'intérieur au coucher du soleil.

C'est sur une note positive que nous arrivons au terme de notre longue histoire. Ce qui saute aux yeux dans cet inventaire, loin par ailleurs de prétendre à l'exhaustivité, c'est la créativité, l'engagement et la diversité de ces projets, qui ne cessent de se multiplier à l'échelle mondiale, déjouant les pronostics malgré le « rouleau compresseur » de la banalisation, qui tend à aplatir toujours davantage les cultures et l'écologie des régions. Autrement dit, le régionalisme critique tient bon.

Qu'il s'agisse de JR à Naples, de Yu Kongjian à Qinhuangdao, de James Turrell à Houston, de Francis Kéré à Gando, au Turkana ou à Las Vegas, de Gary Chang à Hong Kong, de Toshiko Mori à Fass, au Sénégal, ou de Bernardo Bader dans le Vorarlberg, on peut dire que tous sont allés piocher, chacun à sa manière, dans la boîte à outils que constitue peu à peu le régionalisme d'aujourd'hui.

Ce panorama de projets saisissants laisse supposer que le trait le plus saillant du régionalisme critique d'aujourd'hui, face à la mondialisation, est qu'il en est lui-même devenu une partie intégrante. Il nous amène aussi à constater que, par ses méthodes, il est de plus en plus perçu comme essentiel à la réduction des inégalités sociales et environnementales contemporaines et à la réorientation des professions vers un monde plus équitable.

[23] Yu, Kongjian, *op. cit.*
[24] *Ibid.*

Liane Lefaivre Alexander Tzonis /Architecture et régionalisme face à la mondialisation / ISBN 978-2-86364-462-1
www.editionsparentheses.com

Liane Lefaivre Alexander Tzonis / Architecture et régionalisme face à la mondialisation / ISBN 978-2-86364-462-1
www.editionsparentheses.com

TABLE

Préface à la nouvelle édition

SOMMETS ET VALLÉES DANS UN MONDE EN VOIE D'APLATISSEMENT : POURQUOI LE RÉGIONALISME ? 11

Introduction

RÉGIONALISME/RÉGIONALISME CRITIQUE, BRÈVE HISTOIRE D'UNE IDÉE 15

Chapitre 1

LES ORIGINES : L'ARCHITECTURE RÉGIONALE ET L'AUBE DE L'ARCHITECTURE CLASSIQUE 25

Chapitre 2

RÉGIONAL ET RÉGIONALISTE : LES CATHÉDRALES, LES PALAIS ET LA CASA DEI CRESCENZI 39

Chapitre 3

LES RÉBELLIONS RÉGIONALISTES ET L'HÉGÉMONIE CLASSICISANTE 49

Chapitre 4

LA RÉVOLTE PICTURESQUE EN ANGLETERRE : LE CULTE DE LA LIBERTÉ, LES VERTUS DU CHAOS ET LE « GÉNIE DU LIEU AVANT TOUT » 73

Chapitre 5

LE RÉGIONALISME ET LA POLITIQUE AU SIÈCLE DES LUMIÈRES : DE MONTESQUIEU AUX PHYSIOCRATES, À ROUSSEAU ET À GOETHE 93

Liane Lefaivre Alexander Tzonis /Architecture et régionalisme face à la mondialisation / ISBN 978-2-86364-462-1
www.editionsparentheses.com

Chapitre 6

RÉGIONALISME, LIBÉRATION, PEUPLE ET IDENTITÉ NATIONALE 115

Chapitre 7

LE RÉGIONALISME POST-NAPOLÉONIEN DES ÉTATS-NATIONS 133

Chapitre 8

TRIOMPHE D'UN RÉGIONALISME INSIDIEUX : XÉNOPHOBIE, COLONIALISME ET MERCANTILISME 173

Chapitre 9

RÉGIONALISME MONDIAL *VS* STYLE INTERNATIONAL : LE RÔLE DE LEWIS MUMFORD 203

Chapitre 10

DÉ-, RE- ET PSEUDO-RÉGIONALISATION DANS LE MONDE D'APRÈS-GUERRE 225

Chapitre 11

LA RÉPONSE DU RÉGIONALISME CRITIQUE À LA DÉRÉGIONALISATION MONDIALE 255

Chapitre 12

LE RÉGIONALISME CRITIQUE RÉCENT FACE AUX INÉGALITÉS ENVIRONNEMENTALES ET SOCIALES 337